San Jose State University
SJSU ScholarWorks

Master's Theses | Master's Theses and Graduate Research

2010

Identité et langue française chez Azouz Begag et Chahdortt Djavann

Nehal Abuelata
San Jose State University

Follow this and additional works at: http://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses

Recommended Citation
Abuelata, Nehal, "Identité et langue française chez Azouz Begag et Chahdortt Djavann" (2010). *Master's Theses.* Paper 3742.

This Thesis is brought to you for free and open access by the Master's Theses and Graduate Research at SJSU ScholarWorks. It has been accepted for inclusion in Master's Theses by an authorized administrator of SJSU ScholarWorks. For more information, please contact scholarworks@sjsu.edu.

IDENTITÉ ET LANGUE FRANÇAISE CHEZ AZOUZ BEGAG ET CHAHDORTT DJAVANN

A Thesis

Presented to

The Faculty of the Department of Foreign Languages

San José State University

In Partial Fulfillment

of the Requirements for the Degree

Master of Arts

by

Nehal Abuelata

May 2010

© 2010

Nehal Abuelata

ALL RIGHTS RESERVED

ABSTRACT

IDENTITÉ ET LANGUE FRANÇAISE CHEZ AZOUZ BEGAG ET CHAHDORTT DJAVANN

by Nehal Abuelata

This thesis addresses the problematics of identity construction through the acquisition of the French language for immigrants living in France. More specifically, it examines the impact French language acquisition has had and still has on the identity of children of Maghrebian descent and, more generally, its influence on the identity of non-francophone immigrants who arrived in France as adults by examining the novels of two francophone authors: Azouz Begag and Chahdortt Djavann. Whereas the former is a French writer of Algerian descent, a "Beur," the latter is an Iranian-born writer who emigrated to France as an adult. In addition, this study examines the role which language has played throughout history as a means of forging French identity and discusses the ramifications of the integration policies designed to assimilate immigrants into contemporary French society.

The purpose of this study is to better understand the correlation between learning French and acquiring French identity for immigrants and their children growing up in France. This study reveals that the notion of a clearly defined French identity is no longer achievable in a nation of immigrants that France has become. Moreover, the acquisition of the French language is not synonymous with the acquisition of French identity. It represents nonetheless a preliminary and invaluable instrument of integration and a fundamental component of self-discovery, which contributes to the identity defining process of examination of oneself.

ACKNOWLEDGMENTS

I owe my deepest gratitude to the three San José State University French professors who made this thesis possible. I thank them for their guidance, their support, and their patience with this research, and throughout my Master's.

I would also like to thank my beloved parents for providing me with the opportunity to completely focus on my thesis as well as on my academic career. I am infinitely grateful for their unconditional love and support.

Table des Matières

Introduction **1**
Chapitre Premier: L'importance du français à travers l'histoire **10**
La francophonie 10
Synthèse de l'histoire du concept de l'universalité par la langue 11
Racisme différentialiste et colonisation 16
Assimilation ou intégration? 19
Centralisation: la langue, une affaire d'État 23
La culture s'apprend-t-elle à l'école? 23
Chapitre 2: Le rôle de la langue dans les politiques d'intégration en France **27**
Les politiques d'intégration 27
La langue maternelle 32
Définition de l'Autre 36
La "bidentité" 39
Les langues étrangères à l'école vs le français 41
Le milieu social et le développement de la langue 43
Adaptation: classes sociales, registres 44
S'affirmer par la langue: le parler des jeunes et la langue maternelle des immigrés 45
Le bilinguisme et la notion de "bidentité" 47
La présence du français dans les foyers des immigrants non francophones 55
Chapitre 3: Azouz Begag et la relation des Beurs avec le français **58**
Les premiers arrivants algériens 59
Les Beurs 61
L'identité ambiguë 63
Azouz Begag 65
Le gone du Chaâba 66
Le père de Begag, l'idée du retour au pays 67
Le choix de l'arabe ou du français 68
L'identité: bien plus qu'une entité 70
Francophone vs non Francophone 73
L'écriture de Begag 74
Le français ne se suffit pas à lui-même 86
Chapitre 4: Chahdortt Djavann et les immigrés arrivés en France à l'âge adulte **90**
L'arrivée en France à l'âge adulte 90
L'intégration de l'adulte immigré par l'intermédiaire du français 91
Comment peut-on être Français? 93
L'identité française 98
La mémoire et la langue 100
L'immigrant n'est pas touriste 104
Le rapport de l'adulte immigré avec sa langue maternelle 108
Conclusion **112**
Bibliographie **120**

Introduction

De nombreux écrivains originaires de pays autres que la France (pays francophones ou non) ont fait le choix d'écrire en français. Pourquoi ne pas avoir choisi leur langue maternelle pour raconter leur histoire et exprimer leurs plus profondes pensées? Est-ce qu'écrire en français serait lié à l'identité française? Quelle est la relation entre l'acquisition du français et l'acquisition d'une identité "française"? Existe-t-il d'ailleurs véritablement une identité purement française? Cette recherche se base sur la problématique de l'acquisition d'une identité par le moyen du français. Comme nous le verrons plus tard, nous nous sommes inspirés de deux romans autobiographiques qui immortalisent la valeur du français dans la construction identitaire d'un individu. Les deux derniers chapitres de notre étude se consacreront aux auteurs de ces ouvrages: deux écrivains francophones qui ont chacun une relation très différente avec la langue française, mais qui ont tous deux appris à se définir majoritairement à travers elle.

Dans un ouvrage intitulé L'écrivain francophone à la croisée des langues, Lise Gauvin tente d'identifier le type de rapports que certains écrivains francophones entretiennent avec leur(s) langue(s). Gauvin interroge la nature même du langage dans ce qu'elle appelle la "surconscience linguistique de l'écrivain,"[1] qui est en réalité un "acte de langage"[2] où l'écrivain choisit telle ou telle langue pour une raison précise. L'écrivain francophone plurilingue qui choisit d'écrire en français fait généralement ce choix de manière consciente, car il représente une sorte de déclaration officielle (destinée aux

---

[1] Lise Gauvin, L'écrivain francophone à la croisée des langues (Paris: Karthala, 1997) 6.

[2] Gauvin 7.

lecteurs) chargée d'éléments autobiographiques. Il ne faut toutefois pas négliger le fait que certains auteurs n'ont pas réellement eu le choix.

Tout individu développe un lien particulier avec sa langue maternelle et avec la langue du pays où il vit (si ces deux dernières diffèrent). Cette relation avec la langue sera directement affectée par le milieu dans lequel elle est acquise. Tahar Ben Jelloun, poète et romancier marocain, avait appris le français hors du contexte familial et ne le pratiquait uniquement qu'à l'école et avec ses amis. Pourtant, les lectures qu'il faisait à vingt ans étaient en français et la première fois qu'il a eu envie de s'exprimer à un public, il confesse que "c'est arrivé en français."[3] Le fait que cela soit "arrivé en français" montre bien que cette décision d'écrire dans une langue qui n'était pas celle de ses parents n'a pas été faite de manière consciente. Ce sont les circonstances de son existence qui l'ont fait parvenir à ce choix. Pour Cheikh Hamidou Kane, romancier sénégalais et auteur de L'aventure ambiguë,[4] une histoire qui raconte le déchirement intérieur du personnage principal Samba Diallo qui éprouve des difficultés à se définir entièrement par ses racines peules ou par la culture et l'éducation de l'Occident, le choix du français comme langue d'expression écrite, a été plus délibéré. Kane évoque la marque qu'ont laissée sur lui les écrivains classiques français. Il déclare aussi que l'écriture en français fait figure d'hommage qu'il se sent tenu de rendre à ses instituteurs et professeurs sénégalais et français qui lui ont enseigné la langue. Driss Chraïbi, auteur marocain de langue française, a lui aussi consciemment choisi d'écrire en français: la "langue par laquelle lui sont venus les concepts occidentaux qui l'ont parfois libéré des mythes de la tribu et

[3] Gauvin 132.
[4] Hamidou Kane, L'aventure ambiguë (Paris: Julliard, 1961).

déraciné."[5] Pour lui comme pour de nombreux autres auteurs francophones, l'écriture en français constitue une forme de libération tangible, et c'est au demeurant la raison pour laquelle il lui reste fidèle.

Il existe une différence majeure entre l'identité des auteurs français qui écrivent dans leur langue maternelle (le français) et celle des écrivains francophones dont le français est l'outil d'expression à l'écrit, mais qui n'est pas nécessairement leur langue maternelle, ni leur langue d'expression orale au quotidien. Henri Lopès, écrivain congolais et ancien premier ministre de la République du Congo, souligne bien cette nuance dans le rapport de l'écrivain à la langue française: "Les écrivains français racontent, dialoguent, se souviennent et s'expriment dans un environnement qui leur est familier, dans un français qui n'a pas d'accent […] l'écrivain français écrit français. Nous, nous écrivons *en* français."[6] "L'accent" dont il est question ne doit pas être interprété de manière littérale: c'est une métaphore qui symbolise la différence de perspective de la part de l'immigrant; son angle de vue plus distancé, voire neutre. L'écrivain français qui s'exprime en français et qui s'adresse majoritairement à un public français[7] doit bien entendu se plier aux règles de grammaire et de conjugaison qui caractérisent la langue. Il se doit également d'obéir à certaines normes littéraires. Cependant, il s'exprime dans la langue de ses parents et de ses grands-parents, dans la langue qui l'a vu grandir et évoluer, celle qui est ancrée dans l'inconscient collectif de la

---

[5] Jacqueline Arnaud, La littérature maghrébine de langue française (Paris: Publisud, 1986) 108.

[6] Gauvin 9.

[7] Dans ce paragraphe, le terme "public français" désigne les lecteurs français qui ne trouvent pas leurs origines dans des mouvements d'immigration récents.

société française, une langue qui le comprend autant qu'il la comprend. L'auteur français écrit français car il pense français; il se définit essentiellement par le français. Nous ne pouvons pas en dire autant pour les auteurs issus de l'immigration qui optent pour l'écriture dans la langue française plutôt que dans leur langue maternelle. Leur rapport avec le français n'est naturellement pas le même. S'ils se sont vus grandir dans un milieu où la langue d'usage était autre que le français, il est fort probable qu'ils écrivent *en* français par opposition aux auteurs français qui écrivent français. L'écrivain immigrant sera généralement plus conscient et peut-être même souvent davantage critique du langage qu'il emploiera, car même s'il maîtrise le français à l'écrit, cela ne signifie pas obligatoirement qu'il se définit pleinement à travers lui. Dans le quatrième chapitre de notre recherche, qui se basera sur l'une des œuvres de l'écrivaine Chahdortt Djavann, nous analyserons de manière plus approfondie, le lien qui existe entre la conscience même de la langue de l'écrivain immigré et l'identité qui en résulte, ou dans certains cas, l'identité qui évolue et se transforme à travers la langue.

Une langue constitue bien plus qu'un ensemble de mots et une myriade de règles de syntaxe et de morphologie. Chaque mot s'accompagne d'une ou de plusieurs significations que l'on peut facilement trouver dans le dictionnaire. Néanmoins, chaque mot véhicule diverses images et symboles (par sa sonorité, son orthographe, son étymologie) qui sont souvent introuvables dans un dictionnaire ou une encyclopédie (à l'exception des ouvrages se consacrant intégralement à la symbologie). En effet, certains mots aident le locuteur à s'exprimer de manière plus palpable que leurs confrères synonymes seraient parvenus à le faire. Ainsi, d'une langue à une autre, les images, les

sensations et les sentiments associés aux mêmes termes (les termes dont la définition du dictionnaire serait comparable dans les deux langues) varient.

Si l'identité est étroitement liée à la langue, c'est parce que les mots que l'on choisit, consciemment ou inconsciemment, sont intimement liés à notre histoire personnelle, à nos pensées et à nos émotions, qui sont à leur tour inhérentes à l'identité de tout être humain. Assia Djebar, romancière et cinéaste algérienne ayant été élue en tant que membre de l'Académie Française en juin 2005,[8] affirme que l'usage du français dépend des circonstances. Elle ne l'utilise ni dans le désir, ni dans l'amour, mais elle en a fait usage pour se donner de l'espace et se libérer. En un sens, elle ne s'autorise à avoir certains sentiments que dans sa langue maternelle, et elle emploie le français pour créer une distance entre ce sur quoi elle écrit et ses propres sentiments.

Les écrivains qui décident d'écrire en français le font parfois par nécessité. Djebar avance que dans le contexte de la colonisation, la langue dominante est celle qui ouvre des portes et que cela ne constitue pas vraiment un choix conscient de la part de l'apprenant,[9] mais une véritable technique de survie. À cette époque, l'élève qui désirait poursuivre ses études devait absolument maîtriser le français. Ainsi, de nombreux auteurs ayant appris le français sous la colonisation, tels que Djebar, ont fini par faire publier leurs premières œuvres en français. En outre, Patrick Chamoiseau, romancier martiniquais, déclare qu'en Martinique, après l'abolition de l'esclavage, une dévalorisation de la culture et de la langue créoles a eu lieu parce que ces dernières étaient liées entre autres à l'esclavage et aux champs de canne à sucre. Alors, le prestige

[8] "Chronologie," Février 2009. Le 2 février 2010 <http://www.assiadjebar.net>.
[9] Gauvin 29.

associé au français a devancé celui du créole. C'est ainsi que durant l'époque qui succède à l'abolition de l'esclavage, en Martinique, "pour être quelqu'un, pour exister et briller,"[10] il fallait maîtriser la langue française. Citons également l'exemple d'Aimé Césaire, fameux écrivain et homme politique martiniquais. Pour Césaire, la poésie et le théâtre ont été deux moyens de retourner aux sources de la négritude. Le terme de "négritude," qui est apparu peu avant 1935 sous la plume de Léopold Sédar Senghor, d'Aimé Césaire et d'Alioune Diop, représente pour Senghor le "patrimoine culturel, les valeurs et surtout l'esprit de la civilisation négro-africaine," et pour Césaire, elle est la "simple reconnaissance d'un fait qui implique acceptation, prise en charge de son destin de Noir, de son histoire et de sa culture."[11] À travers ses écrits, Césaire s'est révolté pour essayer de se libérer des formes traditionnelles de la culture occidentale. Il a été député de la Martinique et a également été élu président du conseil régional de la Martinique.[12] Bien que tous les créolophones ne soient pas du même avis, Chamoiseau nous révèle que par souci d'universalité, de nombreux écrivains antillais disparaissaient complètement en raison de leur utilisation du français en essayant d'effacer toute trace de leur identité créole. Il ajoute:

> Le rapport que nous devons instituer actuellement, c'est un rapport où, dans l'utilisation de la langue française, nous restons ce que nous sommes: simplement créoles, martiniquais qui, au cours d'un processus historique bien compréhensible, avons intégré cette langue.[13]

---

[10] Gauvin 36.
[11] "Négritude," Grand Larousse universel, 1994 éd.
[12] "Césaire," Grand Larousse universel, 1994 éd.
[13] Gauvin 37.

Adhérer à l'usage du français dans l'écriture n'impose pas automatiquement à l'écrivain une "identité française" et n'est pas en soi un substitut de la notion de francisation. Chamoiseau a raison de souligner que sous une même langue, il est possible d'avoir des réalités culturelles et anthropologiques différentes. Cependant, il semble être convaincu qu'aujourd'hui, les langues ont entièrement perdu leur pouvoir de pénétration, de structure profonde d'une identité, d'une culture et d'une conception du monde.[14] Son pessimisme suggère que la langue est à présent réduite à un simple outil de communication. Or, comme nous le verrons dans les chapitres à venir, parler et écrire le français est aujourd'hui encore bien plus qu'une simple question de fonctionnalité et de pratique. Nous envisageons dans cette étude de souligner les questions qui se posent autour du débat de l'identité des immigrants non francophones à travers l'apprentissage de la langue.

Le premier chapitre de notre recherche constitue une synthèse historique du rôle du français à travers l'histoire de la France. Cette première partie est fondamentale, car elle nous permettra de mettre en lumière les retombées de la philosophie assimilatrice et centralisatrice de la France sur l'identité, et ce, par le biais de l'apprentissage du français. Nous aborderons également la question de l'idéal de l'universalité linguistique et culturelle par le français, et tenterons de déterminer si ce concept est réaliste et réalisable.

Le second chapitre aura pour but de nous éclairer quant aux politiques d'intégration en France. Nous verrons qu'à travers ces politiques, les institutions qui les manoeuvrent tiennent un rôle prédominant dans le moulage d'une identité française dans

[14] Gauvin 37.

l'inconscient collectif. Nous aborderons également la question de l'identité de l'immigrant à travers sa langue maternelle.

Enfin, nous présenterons et définirons une notion que nous avons baptisée "bidentité." Comme nous le verrons, ce néologisme sous-entend la présence d'une identité double à travers la pratique de deux langues et de deux cultures différentes, mais nous découvrirons que la "bidentité" ne donne pas naissance à un esprit dédoublé où deux personnalités et identités distinctes luttent pour pouvoir cohabiter dans un seul esprit. Il existe en réalité une relation véritablement symbiotique entre la langue maternelle et la langue du pays d'accueil; une interdépendance complexe et féconde.

Dans le troisième chapitre de cette étude, nous nous pencherons sur l'identité des Français d'origine maghrébine en France, et en particulier sur le cas des enfants d'immigrés, et sur leur rapport identitaire avec l'usage du français. Ce chapitre se basera principalement sur un ouvrage de l'écrivain français d'origine algérienne Azouz Begag. Nous avons choisi de faire l'étude de l'un de ses romans autobiographiques, car ce dernier exemplifie particulièrement bien les conflits internes et les obstacles auxquels se sont heurtés de nombreux Français d'origine maghrébine (les Beurs), et auxquels ils doivent faire face au sein de la société française aujourd'hui encore. Nous constaterons de plus dans ce chapitre qu'avoir grandi et vécu en France est une condition nécessaire, mais non suffisante pour accéder à une "identité française."

Le quatrième et dernier chapitre abordera également la question de l'identité façonnée par l'apprentissage du français, mais dans le cas des immigrants nouvellement arrivés en France, et n'ayant ni grandi ni été entièrement éduqués en France. L'écrivaine

d’origine iranienne Chahdortt Djavann sera au centre de cette discussion, puisque son parcours d’immigrante dépeint la tumultueuse aventure de l'apprentissage du français, de l'intégration et de l’acceptation des immigrés venus en France à l’âge adulte. Les variables qui influencent le processus de l’acquisition d’une identité à travers le français sont innombrables et parfois même nébuleuses. Ainsi, nous verrons qu’il n’existe pas d’identité unique diamétralement liée au français pour les immigrants, mais que le français exerce une influence qui diffère en intensité et en profondeur chez chaque individu.

Chapitre Premier: L'importance du français à travers l'histoire

La francophonie

Il est virtuellement impossible de traiter du sujet de l'identité des immigrants en France sans jamais mentionner le terme "francophonie." Si la francophonie constitue aujourd'hui l'ensemble des peuples et des groupes humains qui parlent le français,[15] sa portée va au-delà du simple usage de la langue. Au XVIIIe siècle, à l'Académie de Berlin, Rivarol, dans son Discours sur l'universalité de la langue française, a souligné l'importance du français dans la vie culturelle de l'Europe en son siècle. Il est important de faire mention du fait que Rivarol est cependant un exemple bien connu de glossocentrisme et un cas aujourd'hui très contesté. À l'époque de Rivarol, le français était la langue des diplomates, des cours, des Académies et des hommes de lettres. Ce n'est qu'en retraçant l'histoire même de la langue française qu'il nous sera possible de découvrir à quel point l'idéal d'une langue souvent qualifiée d'unificatrice fut le moteur de développement de la francophonie et un catalyseur de la question du rapport entre l'identité des immigrants en France et l'apprentissage du français.

Notre étude ne vise pas à reconstituer l'intégralité de l'histoire du français, mais il nous est toutefois indispensable de dépeindre les événements historiques principaux qui ont donné lieu au statut et à l'image que la langue française tient présentement dans l'esprit et l'inconscient de millions de francophones. Dans le cadre de cette recherche, il serait par conséquent imprudent de s'engager dans une quête de l'identité à travers la langue sans prendre en compte le contexte socioculturel dans lequel cette dernière a

---

[15] Jean-Louis Joubert, La francophonie (Mercuès: Clé International, 2009) 5.

évolué et évolue encore aujourd'hui. Ainsi, dans ce premier chapitre, il est primordial que nous examinions le rôle de la langue française depuis la Révolution Française. Il nous faudra par la suite ausculter la portée de la politique linguistique de la centralisation sur le développement d'une nouvelle identité pour les nouveaux arrivants par l'intermédiaire de l'apprentissage du français.

Synthèse de l'histoire du concept de l'universalité par la langue

Comme toute autre langue, le français d'aujourd'hui est le résultat de siècles d'adaptation et d'évolution. La langue est indéniablement l'un des témoins les plus fidèles de l'histoire d'un pays, de ses changements politiques et sociaux et de ses réformes linguistiques. Ainsi, elle n'est non pas exclusivement l'empreinte des transformations des locuteurs à travers les âges, mais l'itinéraire même de l'histoire d'une nation.

Avant la Révolution, il n'y a pas eu de politique concertée de la normalisation de la langue. C'est surtout après la Révolution que le grand débat de la disparition ou du maintien des langues régionales en France, un sujet d'étude contemporain fort complexe, a engendré une remise en question de l'"identité française," et a mis en valeur le concept de la nation par la langue. Ce n'est qu'après la Révolution que l'identité française se définit. L'État commence à considérer les langues régionales comme de potentielles menaces à une identité française spécifique car elles ont longtemps été associées à la fragmentation, et sont en contradiction directe avec l'idéologie nationale centralisatrice à partir de 1789. Les langues régionales ont été perçues alors comme des particularismes "dangereux" qui favorisaient la contre-révolution, et pourraient éventuellement entraîner

la désintégration du pays.[16] Ainsi, tout dialecte ou parler régional exhibant des différences avec le français "standard" constitue un véritable péril pour la France universaliste. L'un des instruments les plus substantiels dans l'histoire de l'universalisation du langage en France est la loi Jules Ferry, qui en 1882 institue l'école gratuite, obligatoire et laïque. Cette réforme fera en sorte que le français sera enseigné dans tous les villages par des générations d'instituteurs qui désirent (par leur enseignement du français aux enfants) permettre aux petits paysans qu'ils forment d'avoir accès à toutes les hautes fonctions de la République. Cette date est décisive dans l'histoire de l'identité à travers le français, car c'est à partir de cette année-là que l'on interdit strictement l'usage des langues régionales à l'école, et ce, même dans les cours de récréation. L'enfant surpris en train de parler patois recevait immédiatement une punition.[17] Ceci marque le début de l'assimilation forcée en métropole. On contraint les enfants à employer un français standard à l'école (langue qui n'est pas celle de leur environnement familial dans lequel ils ont évolué) dans le but d'effacer tout indice de divergences culturelles et linguistiques. La Troisième République, aussi connue sous le nom de la "République de la colonisation et de la scolarisation," a elle aussi entrepris d'uniformiser l'éducation. Uniformiser l'éducation signifie la fin de l'hétérogénéité des programmes scolaires selon les différentes régions francophones, mais cela est principalement synonyme d'une seule et unique langue qui serait la même dans toutes les écoles, et qui par conséquent, finirait par dominer dans la majorité des foyers français.

---

[16] Dennis Ager, Identity, Insecurity and Image: France and Language (Clevedon: Multilingual Matters LTD, 1999) 19.

[17] Perret 62.

Mais avant la loi Jules Ferry, durant la Révolution, l'Abbé Grégoire a mené de son côté une enquête pour aider l'Assemblée révolutionnaire à universaliser l'usage de la langue française. Le but de cette enquête était de trouver un moyen de porter le message révolutionnaire dans les provinces et ainsi, de mieux y diffuser les idées de la Révolution. Son rapport a montré qu'à son époque, seulement un quart de la population française maîtrisait le français, tandis qu'un tiers l'ignorait encore complètement. C'est pourquoi on prend la décision de créer dans chaque département français un système d'enseignement du français pour "permettre l'égalité" (dans la participation à la vie politique nationale) pour tous les Français.[18] Voici un extrait du rapport de l'Abbé Grégoire:

> On peut assurer sans exagération qu'au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale; qu'un nombre égal est à-peu-près incapable de soutenir une conversation suivie; qu'en dernier résultat, le nombre de ceux qui la parle purement n'excède pas trois millions; et probablement le nombre de ceux qui l'écrivent correctement est encore moindre […].
> On peut uniformiser le langage d'une grande nation, de manière que tous les citoyens qui la compose puissent sans obstacle se communiquer leurs pensées. Cette entreprise, qui ne fut pleinement exécutée chez aucun peuple, est digne du peuple français qui centralise toutes les branches de l'organisation sociale, et qui doit être jaloux de consacrer au plutôt, dans une République une et indivisible, l'usage unique et invariable de la langue de la liberté.[19]

Cet extrait illustre bien la perspective jacobiniste de centralisation et de consolidation du territoire par le biais de la langue. Dans le premier paragraphe, la "langue nationale" à laquelle l'Abbé Grégoire fait allusion n'est autre que le français. Il est significatif que

[18] Joubert 12.
[19] Perret 63.

malgré le fait que des millions de Français ne savent ni parler, ni lire, ni écrire le français à l'époque où il rédige son rapport, Grégoire choisisse tout de même d'employer le terme "langue nationale" en se référant à la France. Ceci exprime fortement l'intention et le véritable dessein de ce rapport: le français doit être employé et maîtrisé par la totalité des habitants du pays en vue de rendre la société française plus homogène. Dans le second paragraphe, l'Abbé Grégoire insiste sur le fait que si tous les non francophones du pays apprennent le français, cela facilitera la communication entre les différentes communautés. Selon l'Abbé Grégoire, cette unification sociétale ne pouvait s'effectuer que par l'usage exclusif du français. Nous verrons dans les chapitres à venir en quoi la notion d'une identité nationale unique par le français est bien plus un idéal qu'une réalité.

Au XVIIIe siècle, Voltaire a su répandre l'idée que le français classique (celui de Racine, La Fontaine, Molière) avait atteint une perfection absolue et qu'il fallait à tout prix le préserver. Certains, comme Rivarol, se croyaient même capables de démontrer que le français était supérieur aux autres langues par sa clarté naturelle: "Ce qui n'est pas clair n'est pas français," affirma-t-il.[20] Ce sont ces perspectives qui ont amené l'État à renforcer le contrôle de la langue (au XIXe siècle, la maîtrise de l'orthographe deviendra obligatoire pour obtenir un emploi public) et qui ont éventuellement donné naissance au purisme, qui n'est autre que "le souci extrême de la pureté et de la correction de la langue."[21] Joubert nous donne l'exemple de l'Académie Française (mentionnée plus tôt), où à son entrée dans l'assemblée, la coutume veut que chaque académicien reçoive un uniforme vert et une épée. Cela fait de lui un soldat dont la mission sera de défendre la

[20] Joubert 13.
[21] Joubert 13.

langue contre ses ennemis. Cette tradition de l'Académie est certes un symbole de la valeur que tient la langue française aux yeux de ces linguistes français et des francophones cultivés, mais n'est-ce donc pas également un symbole de la peur de l'arrivée et de la présence de l'étranger au sein de la société française? Le terme "ennemis" n'est pas défini ici de manière explicite, mais il ne serait pas imprudent d'en conclure qu'il désigne dans ce cas de figure le locuteur dont le parler et l'écrit français ne pourraient guère être qualifiés de "purs" par l'élite littéraire française. L'origine de l'angoisse de ces "guerriers de la langue" n'est autre que la présence d'un "autre français" impur, et qui soit loin de correspondre aux normes de l'Académie. L'idée de ce français soi-disant impur, pointe dans la direction du français du nouvel arrivant, celui de l'immigrant. Cette peur de voir le français graduellement pollué par l'arrivée ou la présence d'autres français ou de dialectes et de langues extérieures est parallèle, de façon subconsciente, avec la xénophobie. Depuis la période de la décolonisation, il semble s'être formé dans le subconscient de nombreux érudits français, l'idée qu'en général, la différence et le manque de conformité absolue aux normes sociales, culturelles et linguistiques françaises est une marque d'hostilité ou de rivalité, d'ignorance ou pire encore, d'infériorité. Cela ne donne par conséquent aucun droit à l'erreur aux nouveaux immigrants, pour qui il faudra du temps et un certain niveau d'éducation pour perfectionner leur français. Il est sans aucun doute impossible de parler et d'écrire un français "parfait" sans avoir longtemps étudié en France. À vrai dire, existerait-il chez les Français eux-mêmes, des individus qui parleraient et écriraient la langue sans jamais faire d'erreur? Est-il après tout juste et réaliste de la part de l'élite française de s'attendre à ce

que les nouveaux arrivants n'exhibent aucun signe "d'impureté linguistique" alors que sa population indigène a elle-même encore des difficultés à se souvenir des règles de grammaire apprises au collège et des réformes de l'Académie, et fait encore des fautes à l'écrit (comme la confusion constante aujourd'hui de "aurais" et "aurai")? L'idée que la conformité absolue à la société et à la langue françaises serait le seul moyen de s'adapter à la vie dans l'hexagone ne serait-elle peut-être pas une excuse, un justificatif de la méfiance portée à l'Autre?

Racisme différentialiste et colonisation

Le but des soldats de la langue française aujourd'hui va bien au-delà de la préservation du français; il s'étend à la sauvegarde de l'identité française qui découle en grande partie de la langue. La France n'a pas toujours su accueillir la diversité à bras ouverts. Le pays a graduellement mis en place une politique d'exclusion basée sur ce qu'Étienne Balibar a baptisé le "néo racisme."[22] Ce nouveau racisme datant de l'époque de la décolonisation est un racisme qu'il qualifie de différentialiste. Ce racisme n'est pas basé sur l'hérédité biologique des individus, mais sur "l'irréductibilité des différences culturelles" et "l'incompatibilité des genres de vie et des traditions."[23] Balibar entend par cela que les disparités culturelles et linguistiques des immigrants sont perçues comme un obstacle à la vie commune avec les Français et constituent une barrière invisible qui ne cèdera jamais la place à l'harmonie et à l'équilibre entre l'assimilateur et l'assimilé. La France des droits de l'homme et du citoyen a voulu chercher à protéger sa devise

---

[22] Étienne Balibar et Immanuel Wallerstein, Race, nation, classe (Paris: La découverte, 1998) 27.

[23] Balibar et Wallerstein 33.

nationale de liberté et d'égalité, mais par quels moyens, et à quel prix?

Jean Baudrillard souligne que les pays réputés pour leurs conquêtes territoriales et leur hégémonie politique, les pères d'innombrables missions civilisatrices, se considèrent les porte-parole de la liberté, mais dans le cas unique où cette liberté est celle de "faire comme les autres, ou à peu près."[24] Faire comme les autres signifie adopter leurs us et coutumes, accepter leurs valeurs et leurs principes, et c'est avant tout parler comme eux. La "liberté de faire comme les autres" est une véritable expression oxymorique pour dire que l'acceptation de la société assimilatrice n'est accessible à l'immigrant que dans la mesure où ce dernier s'y conforme sans protestation. La liberté de se conformer n'est ostensiblement pas une réalité puisque par définition, être libre, c'est avoir la possibilité d'exercer un choix sans courir le risque d'être sanctionné ou condamné pour avoir fait ce choix. Les pères des "missions civilisatrices" n'ont accordé que l'illusion de la liberté aux peuples colonisés. Si ces derniers choisissaient de ne pas se conformer, ils en subissaient alors les conséquences. Les "règles de la liberté" se sont incontestablement gravées dans la mémoire des colonisés, et cette forme d'oppression culturelle et linguistique a eu une influence perceptible dans l'identité de ces derniers.

Notre étude ne se focalisera point sur les idéaux de la colonisation, ni sur ceux de la mission civilisatrice à laquelle nous avons fait allusion, mais il convient céans de souligner le rôle assimilateur qu'a joué la langue dans le contexte de la colonisation. Si les colonisateurs français ont voulu donner une telle importance à la diffusion du français dans les colonies, c'était dans le but de "former les colonisés à leur image." C'est par

---

[24] Jean Baudrillard et Marc Guillaume, Figures de l'altérité (Paris: Descartes & Cie, 1994) 12.

l'école que le français est devenu un outil essentiel de la politique coloniale d'assimilation: "les programmes devaient être les mêmes dans la métropole et dans les colonies; de l'Algérie au Viêt-Nam, on faisait les mêmes leçons d'histoire et l'on évoquait 'nos ancêtres les Gaulois'."[25] La langue est un outil qui peut servir à contrôler toute une communauté, voire un peuple entier. Prenons par exemple le cas du Québec; en 1763, le traité de Paris met fin à la guerre entre la France et l'Angleterre. La France y cède l'ensemble de ses colonies dont le Canada. Les Québécois ont revendiqué le maintien de leur identité et leur lien avec leurs ancêtres en continuant à cultiver la religion (le catholicisme) et la langue (le français) de ces derniers. Cependant, les Canadiens-Anglais avaient le monopole sur l'économie, le commerce et le travail au Québec. On a souvent surnommé cette période la Revanche des berceaux ou la Conquête. Les Québécois francophones ont rapidement commencé à se sentir exclus, à ne plus se sentir chez eux dans leur propre pays sur le territoire de leurs ancêtres; ne pas être anglophone à ce moment-là était synonyme d'exil social. Après de nombreuses années de révolte et d'initiatives législatives, en 1977, la "loi 101" imposa la priorité à l'usage du français dans les entreprises, et obligea les immigrants à scolariser leurs enfants en français. Cette loi permet aux Québécois francophones d'assimiler les nouveaux immigrants à travers l'apprentissage du français et non plus systématiquement par l'apprentissage de l'anglais. L'exemple du Québec est l'une des nombreuses illustrations du pouvoir que détient le français en tant que véhicule porteur d'éléments identitaires.

---

[25] Joubert 20.

Assimilation ou intégration?

Au cours des différentes vagues d'immigration en France, certains groupes minoritaires issus de pays européens, tels que l'Espagne ou l'Italie, ont eu plus ou moins de succès dans leur intégration à la société française. Certes, le fait d'avoir une religion en commun a amorti l'impact du choc culturel pour ces immigrants, mais il ne faut certainement pas négliger le fait que ce qui lie en grande partie les arrivants espagnols et italiens à la France est la langue. Nées du latin, ces langues romanes forment un maillon primordial dans l'identité des immigrés italiens et espagnols avec une partie du subconscient collectif de la France. Les similitudes qui existent entre l'italien, l'espagnol et le français ne représentent qu'une seule facette du développement d'une identité pour ces immigrants, mais elles ont indéniablement servi à faciliter la transition culturelle ainsi que le processus d'intégration au sein de la société française.

En 1968, le Conseil économique et social a fait paraître un rapport affirmant que les immigrés non européens sont une "île inassimilable."[26] Certains intellectuels relient cette résistance à être assimilé aux particularités religieuses et culturelle de ces immigrés. Il faut cependant prendre en compte le fait que les pays non européens ont généralement une langue officielle dont les origines ne remontent ni au grec, ni au latin. Par conséquent, étant donné que la langue fait intégralement partie de la culture d'un individu, conserver et employer sa langue ou son dialecte d'origine (comme les langues régionales) ou même parler un français trop "souillé" (avec un accent étranger par opposition au français "pur" ou de Paris) est une véritable source d'inquiétude pour les

[26] Andrew Geddes, The Politics of Migration and Immigration in Europe (London: Sage Publications, 2003) 55.

intellectuels militant pour la construction d'une France où la différence n'existerait pas. Si ce qui est "embaumé" ou réprimé peut se réveiller à tout moment,[27] alors il faut assurer une "gestion sociale de l'autrui;"[28] ce qui implique la création d'une "police de la différence." Cette police ne surveille pas de manière littérale les étrangers et leur mode de vie, mais c'est une idée ancrée dans le subconscient de beaucoup; c'est l'idéal d'une culture et d'une société française homogènes et d'un pays sous le signe de l'uniformité et de la conformité. "Ce qui est embaumé" est la culture et la langue d'origines de l'Autre. Ces particularités gravées dans l'inconscient de l'immigrant ne représentent une menace qu'à partir du moment où ils deviennent visibles. Ce qui ne se voit pas, dérange moins et rend les différences de l'Autre plus tolérables. L'inquiétude dont nous parle Baudrillard naît du fait qu'il existe en effet un risque que ces éléments "étrangers," impénétrables et inconnus à la société française se réveillent un jour. Selon lui, ce réveil posera un véritable problème social si ces éléments ne s'accordent pas parfaitement avec ceux de la société et de la langue du pays d'accueil; ce qui est logiquement très probable.

Le terme "assimilation" est un dérivé du terme latin "assimulare," qui signifie rendre semblable, pareil.[29] D'après Andrew Geddes, l'inclusion politique en France implique une assimilation socioculturelle complète et ce pour les dialectes et langues régionales, tels que le breton, le basque ou le corse, mais également pour les groupes minoritaires issus de l'immigration. Comme les locuteurs des langues indigènes de France, les locuteurs de langues étrangères à la France représentent eux aussi une grande

---

[27] Baudrillard et Guillaume 13.
[28] Baudrillard et Guillaume 13.
[29] "Assimilation," Nouveau dictionnaire étymologique, 1964, éd.

menace pour l'idéal républicain d'une "France une et indivisible," et une menace probablement plus éminente.[30] Ager nous rappelle que l'un des rôles principaux de la langue est de rapprocher et d'unir les membres d'une société, et que la langue est d'une part l'emblème de la communauté, et d'autre part, l'outil qui sert à façonner et à contrôler l'ensemble d'une société:[31]

> Le concept d'un français standard universel, qui serait le même partout et qui dans sa perfection demeurerait inchangé, est la base de la croyance qui établit que la langue française sert de véhicule à la transmission d'une culture qui pourrait être propagée de manière universelle.[32]

L'idée de Dennis Ager rejoint celle des académiciens français et s'accorde également avec la mentalité centralisatrice de la France. C'est par une langue commune que l'on rapproche les habitants d'un pays, c'est par une langue commune que l'on transmet et propage des idées ainsi que des éléments culturels, et enfin, c'est par une langue commune que commence l'universalisation d'un peuple. L'assimilation totale des immigrants semble être l'instrument le plus indispensable de l'uniformisation du peuple, le pilier de l'universalité. Cette assimilation complète sous-entend une adhésion complète à la culture, mais plus précisément à la langue du pays d'accueil. Toute trace de différence linguistique et culturelle représente un véritable frein au développement du modèle d'"intégration nationale." Il faut cependant être prudent dans l'usage du terme "intégration" car il n'est pas tout à fait synonyme d'"assimilation."

---

[30] Geddes 57.

[31] Ager, Identity, Insecurity and Image: France and Language14.

[32] Ager, 'Francophonie' in the 1990s: Problems and Opportunities (Clevedon et Philadelphie: Multicultural Matters LTD, 1996) 47.

La définition de l'"intégration" diffère en effet de celle de l'"assimilation." Il est important de dissocier ces deux termes, car on les confond trop souvent alors qu'ils n'ont point les mêmes implications. L'assimilation a pour mission principale d'estomper la présence de la culture et de la langue d'origine du nouvel arrivant et de remplacer les fragments identitaires effacés ou enterrés, par des éléments culturels (dont la langue) propres à l'assimilateur. Par contre, "intégrer" un individu à une société, c'est:

> Le placer dans un ensemble, l'inclure dans une collectivité de sorte qu'il semble lui appartenir, qu'il soit en harmonie avec les autres éléments […] c'est faire en sorte que l'individu se sente comme les autres éléments du groupe.[33]

Dans cette définition, rien n'indique que l'intégré se doit d'abandonner sa culture d'origine et sa langue maternelle afin de faire partie de la société d'accueil. S'intégrer veut dire se construire une place au sein de cette nouvelle société, puis y trouver un équilibre entre cette dernière et ce qu'il était déjà dans son pays d'origine, tout en étant un membre reconnu et actif de ce nouveau groupe. L'assimilation ne laisse pratiquement aucune place à l'expression des différences de l'Autre. Elle ne promulgue que le remplacement de l'identité d'origine par l'identité de la société qui assimile. En revanche, l'intégration, elle, permet à l'individu de préserver des composantes de son identité initiale (à travers le maintien et la pratique de sa langue d'origine par exemple) dans sa nouvelle vie dans le pays d'accueil. La notion d'intégration épouse l'idée de la présence simultanée de deux (ou plusieurs) langues, et donc, de deux (ou plusieurs) identités. Cela paraît être une alternative pratique, logique et même enrichissante. Quant à l'assimilation absolue, est-elle un concept réaliste au sein d'une politique qui semble

[33] "Intégration," Grand Larousse universel, 1994 éd.

être d'une nature plutôt exclusive? Nous tenterons de répondre à cette question plus tard, dans le chapitre portant sur les politiques d'intégration.

Centralisation: la langue, une affaire d'État

Depuis 1789, la France a connu des périodes de grande centralisation, où l'uniformité de la langue incarnait l'idée d'une France forte et puissante. En 1986, l'historien Ferdinand Braudel parvient à la conclusion suivante: "C'est la langue qui forme le lien le plus fort entre les différents membres de la nation française." C'est pourquoi en France, les questions de langue sont souvent considérées comme des affaires d'État. D'après Ager, l'unité linguistique en France est le résultat d'une imposition de la langue dans le contexte militaire, social et du point de vue de la domination politique. Entre le XIXe et le XXe siècle, la plus grande priorité de l'État a été de former une société centralisée qui ne parlerait et n'écrirait que dans une seule langue normalisée.[34] En outre, ce phénomène de centralisation est caractéristique de la Révolution Française, de la période napoléonienne et de la Troisième République. Ceci atteste incontestablement l'importance de la langue dans la formation du système politique jusqu'à nos jours.

Le second chapitre de notre recherche sera consacré à la relation entre l'acquisition du français et d'une identité par le français et abordera le sujet controversé des politiques d'intégration en France.

La culture s'apprend-t-elle à l'école?

Pour un immigrant, accepter d'être entièrement assimilé à la société et à la culture française signifie qu'il lui faut se séparer entièrement de son identité d'origine pour faire

[34] Ager, Identity, Insecurity and Image: France and Language 18.

place à la nouvelle identité. La nouvelle "identité française" dont il est question puise sa source dans l'apprentissage même du français, mais aussi dans l'éloignement par rapport à sa langue et à son identité d'origine. L'apprentissage d'une nouvelle langue et d'une nouvelle culture suffit-il cependant à recouvrir les couches identitaires résiduelles de la période anté-migratoire?

Rachid Arraichi explique que la culture n'est pas quelque chose qu'on enseigne et qu'on apprend exclusivement à l'école. La culture se définit par la vision du monde et des expériences que l'on acquiert dans une vie. L'école permet essentiellement de compléter ces expériences et de "façonner ce qui a été transmis dans et par la société."[35] Ainsi, même si les enfants sont manifestement plus aptes à s'acclimater à un nouvel environnement par opposition à la majorité des adultes, il ne suffit pas de les plonger dans une nouvelle culture pour qu'ils s'en imprègnent instantanément tout en évacuant tout vestige de leur culture d'origine. L'école facilite évidemment la transmission de la culture, car l'enfant est entouré d'enseignants qui jouent le rôle d'un modèle à émuler; ils sont parfois même des figures quasi parentales. Par ailleurs, lorsque l'enfant joue et communique avec des camarades déjà "conditionnés" (imprégnés de la culture et de la langue françaises, et donc de l'inconscient collectif national), inconsciemment, ces mentalités, ces manières de vivre et de penser en français deviendront graduellement plus acceptables, puis normales et enfin, "logiques." Néanmoins, il n'est pas garanti que son environnement familial soit en unisson avec celui de l'école, et c'est pourquoi la notion

[35] Rachid Arraichi, "Inégalités socioculturelles et difficultés d'enseignement/ apprentissage du français au Maroc," Francophonie: minorités et pédagogie, éd. Phyllis Dalley et Sylvie Roy (Ottawa: Presse de l'Université d'Ottawa, 2008) 211.

d'assimilation complète des immigrants à travers l'éducation semble paradoxale. Ainsi, l'acquisition d'une identité "française" à travers l'apprentissage du français n'est ni un processus systématique et entièrement régularisé par l'école, ni uniquement dépendant de l'environnement de l'individu (famille, communauté). En outre, chaque individu suit son propre parcours, découvre sa personnalité, ses faiblesses et ses points forts au fil du temps. Tous ces traits personnels le distinguent des autres. Nous apprenons tous différemment car nous ne sommes pas simplement des clones. Même si nous étions clonés, il y a de grandes chances que nos clones se développeraient en personnalité et auraient des caractéristiques bien différentes des nôtres puisqu'il serait virtuellement impossible de reconstruire à cent pour cent un environnement identique à celui dans lequel nous avons évolué, et de faire revivre à ce clone tous les événements qui ont sculpté notre identité – et plus particulièrement, l'apprentissage de notre langue maternelle. Dans les chapitres à venir, nous nous intéresserons plus en détail à la valeur du contexte où la langue maternelle est acquise, et à sa portée en matière de développement de l'identité d'un individu.

Si les points en commun entre les individus issus de cultures différentes servent à rapprocher les peuples, les différences, elles, permettent d'enrichir et de faire progresser l'humanité. Si nous étions tous nés au même endroit, munis des mêmes idéaux, partagions tous les mêmes croyances et parlions tous une même langue, nous aurions énormément de mal à évoluer. Le progrès est une notion relative. Si rien ne dissociait les peuples et les individus et que nous étions tous identiques, nous n'aurions aucun moyen de comparer notre savoir et notre philosophie, et par conséquent, l'homme ne se

sentirait jamais capable de se surpasser. Nos différences devraient être perçues comme un avantage, car la diversité inspire, elle nous fait découvrir de nouveaux horizons qui nous rendent plus sensibles aux cultures des autres. C'est dans la diversité que réside l'espoir humain.

Chapitre 2: Le rôle de la langue dans les politiques d'intégration en France

Les politiques d'intégration

La problématique de l'acquisition d'une identité à travers le français est en corrélation directe avec le rôle majeur de la langue dans le processus d'intégration des immigrants non francophones dans le système français.

Avant les années 70, la politique française du laisser-faire dans l'Éducation nationale (vis-à-vis des questions portant sur l'immigration) représentait un frein à la volonté politique de mieux intégrer les enfants étrangers dans le système éducatif français. Depuis, plusieurs mesures ont été instituées pour favoriser la scolarisation de ceux que Stéphanie Galligani appelle les "primo arrivants."[36] Parmi ces mesures l'on compte: la création de classes d'initiation pour les élèves non francophones, les enseignements de langues et de cultures d'origine (pris en charge par huit pays d'origine des immigrés dans le cadre des accords bilatéraux avec la France) et la création de centres de formation et d'information pour la scolarisation des enfants de migrants, connus aujourd'hui sous le nom de CASNAV: Centres Académiques pour la Scolarisation des Nouveaux Arrivants et des enfants du Voyage.[37] Ces initiatives ont toutes découlé du principe que la maîtrise du français est un instrument privilégié et efficace pour une intégration sociale et scolaire réussie des enfants nouvellement arrivés.

---

[36] Stéphanie Galligani, "Apprendre le français comme condition d'intégration de l'étranger en France," La langue et l'intégration des immigrants, éd. James Archibald et Jean-Louis Chiss (Paris: L'Harmattan, 2007) 292.

[37] Galligani 292.

Jack Lang, ancien ministre de l'Éducation nationale en France souligne l'aspect universaliste de l'acquisition de la langue française par les enfants immigrés:

> Ce qui rassemble en effet tous ces élèves, c'est d'être accueillis dans une langue qu'ils ne parlent pas. Cette langue du pays hôte, c'est la langue dans laquelle ils vont poursuivre leurs études, mais c'est aussi celle qui va leur permettre de s'orienter dans un nouvel espace qui ne peut être conquis sans elle.[38]

Dans le contexte scolaire, la langue joue ici un rôle centralisateur qui correspond à l'idéal de la France universaliste. D'après Lang, l'apprentissage du français est le dénominateur commun entre les enfants immigrés. Si le français est "la langue autour de laquelle doit se construire l'identité nationale une et indivisible"[39] de la France, il faut donc que l'enfant nouvellement arrivé atteigne le même niveau de compétences linguistiques que celui de ses camarades francophones afin d'intégrer sa classe d'âge le plus rapidement possible[40] et de ne pas se distinguer des autres enfants par sa façon de s'exprimer. Revoyons Geddes et son analyse de la France "Une et Indivisible."[41] L'idéal de la France "Une et Indivisible" où tous les enfants étrangers adopteraient très rapidement la langue et s'intègreraient entièrement à la société d'accueil à leur propre rythme est néanmoins fort irréaliste dans la mesure où sur un plan juridique, l'enfant ne peut conserver son statut d'enfant nouvellement arrivé en France (ENA) que pour une période d'un an. À la fin de cette année-là, l'enfant devra intégrer sa classe d'âge quel

---

[38] Galligani 293.
[39] Galligani 293.
[40] Galligani 293.
[41] Geddes 57.

que soit son niveau de compétences atteint en français.[42] Il est inutile de faire une digression sur le sujet du processus d'apprentissage d'une langue seconde pour arriver à en déduire qu'une année représente très peu de temps pour que l'enfant puisse non seulement maîtriser la langue, mais puisse également réussir à s'y forger une identité.

Selon James Archibald et Jean-Louis Chiss, la langue représente l'une des valeurs centrales de la société française. Aussi, il est évident que l'immigrant qui ne semble pas pouvoir respecter les valeurs de la société d'accueil s'intégrera beaucoup plus difficilement dans cette société.[43] Ainsi, nous pouvons conclure que l'individu qui s'oppose catégoriquement à apprendre le français alors qu'il vit en France (qu'il soit un nouvel arrivant ou non), s'oppose en réalité à l'une des plus grandes valeurs sociétales de la République française. Il est logique d'en déduire que son intégration ne sera jamais véritablement complète et par conséquent, l'émergence d'une identité par le français n'est pas un concept réaliste compte tenu des circonstances.

Pour s'assurer une intégration plus harmonieuse, et non superficielle, des immigrants, le gouvernement français a entrepris plusieurs politiques d'intégration. Ces dernières se doivent de prendre en compte le rôle de la langue dans leurs efforts d'aide à l'intégration des immigrés. En 2003, le gouvernement français a créé un service public de l'accueil à vocation d'universalité ainsi qu'un contrat d'accueil à l'intégration s'affichant dans les Instructions officielles de l'Éducation nationale. Ce service et ce contrat font de l'apprentissage et de la maîtrise de la langue nationale par les enfants d'immigrés la plus grande des priorités. Si l'apprentissage de la langue française est "la

[42] Galligani 293-94.
[43] Archibald et Chiss, "Mise en situation," avant-propos 16.

pierre angulaire" de ce contrat, c'est parce que cette dernière facilite considérablement l'intégration sociale des migrants. Il existe toutefois des engagements réciproques entre l'État (qui se doit de permettre l'accès à cet apprentissage en proposant les dispositifs adéquats), et le migrant, dont le devoir essentiel au départ est d'apprendre la langue.[44] Cet accord est fondamental dans la sauvegarde de l'équilibre entre les droits et les devoirs de l'immigré. La maîtrise du français est une "condition indispensable à l'intégration de l'enfant étranger dans le milieu scolaire et social."[45] Le contrat d'accueil et d'intégration a pour buts principaux de permettre aux étrangers de mieux comprendre la vie en France, de faciliter leur accès à l'information et d'accéder à des formations linguistiques.[46] L'apprentissage de la langue n'est manifestement pas suffisant, mais il est cependant une composante indispensable au bon déroulement de l'intégration de l'immigré. Au Québec, le Test d'Évaluation de Français adapté au Québec (TEFAQ) peut être utilisé dans le cadre d'un projet d'émigration vers le Québec. Cet examen permet de tester les compétences de l'immigrant en compréhension orale et en expression orale en français général. En outre, le TEFAQ est reconnu par le Ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles (MICC) du Québec dans le cadre d'une demande officielle d'immigration, et facilite ainsi la mobilité des collaborateurs vers un environnement professionnel francophone.[47] Cet exemple démontre combien l'apprentissage de la langue

---

[44] Eva Lemaire, "L'intégration des mineurs étrangers isolés en France: un défi," La langue et l'intégration des immigrants, éd. James Archibald et Jean-Louis Chiss (Paris: L'Harmattan, 2007) 201.

[45] Galligani 285.

[46] Galligani 286.

[47] Chambre de commerce et d'industrie de Paris, éd. Centre de langue française

du pays d'accueil est favorable à la bonne intégration des immigrés. Une intégration fluide et facile dans son nouvel environnement permet à l'individu de se retrouver et de se reconnaître sous un nouveau jour.

En France, dans le contrat d'accueil et d'intégration, le signataire s'engage à suivre une formation linguistique de base de 200 à 500 heures, une formation civique, un diagnostic des besoins, un suivi et un accompagnement social personnalisé.[48] Cet exemple de politique d'intégration confirme l'importance de la création d'une nouvelle identité certes linguistique, mais également civique. L'immigré épouse la langue d'accueil puisqu'elle est son "outil d'absorption"[49] dans la société d'accueil, et lui garantit une identité sociale reconnue. Le français est un outil de cohésion sociale à travers lequel l'immigré peut se forger une image de lui-même dans la société du pays d'accueil, celle d'un individu adapté à son environnement et relativement capable d'entreprendre des démarches administratives et de communiquer avec les membres du pays "hôte." Mais alors que cette nouvelle identité éclot, qu'advient-il de l'identité d'origine? Galligani parvient à la conclusion suivante: si la France ne mentionne pas dans ses articles la loi de la programmation pour la cohésion sociale des "autres" langues (et néglige ainsi l'identité linguistique maternelle de l'individu), c'est parce que certaines institutions s'attendent à ce que l'étranger admis sur cette terre d'accueil abandonne sa ou ses langues maternelle(s) pour être mieux absorbé par la langue officielle. Cette langue

---

de la Direction des relations internationales de l'enseignement, le 12 Janvier 2010 <http://www.fda.ccip.fr/tef/tefaq>.

[48] Galligani 287.
[49] Galligani 290.

officielle, en l'occurrence le français, est effectivement un marqueur linguistique primordial dans la construction d'une mentalité et d'une identité nationales singulières[50] et n'est donc pas un simple détail dans la transition d'un pays à l'autre. Cette présomption (qui affirme qu'il est nécessaire que l'immigrant délaisse sa langue maternelle au profit d'une plus profonde assimilation du français) suggère que pour l'immigré, le maintien de sa langue maternelle ne peut avoir que des effets néfastes sur l'apprentissage du français et sur le développement d'une identité à travers cette acquisition. Afin de réfuter cette hypothèse condamnant l'identité associée à la langue maternelle à l'oubli dans le but de faire place à une nouvelle identité par le français, il nous faut tout d'abord analyser le rôle que joue la langue maternelle chez l'immigrant, mais aussi dans l'apprentissage du français, puis il nous faut par la suite établir les rapports qui existent entre les deux langues et les deux identités.

La langue maternelle

Nous avons vu dans les paragraphes consacrés aux politiques d'intégration en France que l'apprentissage et la maîtrise du français par les enfants étrangers occupent une place prépondérante dans le processus de leur intégration. Il est toutefois nécessaire de noter que dans les écoles françaises, l'importance qui est accordée à la langue maternelle de l'enfant n'est guère la même que celle que l'on accorde au français. Certains pays d'Europe sont néanmoins convaincus que le meilleur moyen pour l'immigrant d'apprendre la langue du pays hôte et de bien s'intégrer à la société

[50] Galligani 290.

d'accueil, est de s'assurer qu'il existe un équilibre entre l'identité associée à la langue et à la culture d'origine et celle associée à la langue et à la culture du pays d'accueil.

La politique d'intégration de la Finlande, par exemple, insiste sur le rôle primordial de la langue maternelle dans la construction de l'identité de l'enfant issu de l'immigration. En outre, l'école remet aux parents un document officiel traduit dans la langue d'origine, et qui témoigne de l'importance du maintien et du développement de la langue maternelle:

> L'importance de la langue maternelle
>
> La langue maternelle est la langue la plus importante pour l'enfant. C'est la langue des sentiments et de la pensée. Apprendre une nouvelle langue demande beaucoup de travail. Il faut espérer que votre enfant n'oubliera pas sa langue maternelle en apprenant une nouvelle langue, le finnois.
> La langue maternelle, c'est le chez-soi et la sécurité chez l'homme. La langue maternelle est la langue que l'enfant partage avec ses parents. C'est avec sa langue maternelle que l'enfant garde les coutumes et les traditions de son pays. […]
> La langue maternelle est la base à laquelle on compare les autres langues. La connaissance de la langue maternelle est le départ pour une nouvelle langue.
> La connaissance de la langue maternelle est aussi le chemin vers le bilinguisme.
> La langue maternelle devrait avoir beaucoup de soutien de la maison. Votre enfant a le droit à apprendre sa langue maternelle pendant deux heures par semaine.
> Encouragez votre enfant à aller aux cours de la langue maternelle.
> Encouragez-le à parler, écrire et lire sa langue maternelle.
> (papier officiel traduit en 7 langues)[51]

Bien que ce texte souligne l'importance de l'acquisition et du développement de la langue du pays d'accueil, il est intéressant de remarquer qu'il met l'accent sur le fait

[51] Galligani 296.

que la langue maternelle est pour l'enfant la langue de priorité. Étant donné que c'est dans la langue maternelle que l'enfant apprend à raisonner et à se faire comprendre, c'est par conséquent dans la langue maternelle que se fonde la première notion d'identité chez l'enfant. Par ailleurs, le texte stipule que la langue maternelle est non seulement celle de la sécurité, mais celle du maintien de la culture et des traditions d'un individu. Elle est donc le canal par lequel l'immigrant, où qu'il soit et peu importe la langue qu'il doit apprendre dans le pays où il décide d'établir son domicile, conserve les éléments directement et indirectement liés à cette langue et qui le définissent. Ceci est donc un moyen de ne pas se perdre ou, pire encore, de s'oublier au sein de la nouvelle identité. Le texte nous rappelle également l'importance de la relativité des langues. Toute nouvelle langue que l'on apprend sera, d'une manière consciente ou inconsciente, comparée à la langue maternelle. Notre manière de penser évoluera peut-être dans la nouvelle langue, mais ce sera initialement la langue maternelle qui guidera (et dans certains cas dictera) nos pas dans le processus de mémorisation de vocabulaire nouveau, d'analyse et de compréhension des règles de grammaire ou encore de pratique de la prononciation. Enfin, ce texte encourage vivement les parents à envoyer leurs enfants à des cours dans leur langue maternelle en dehors de l'école afin de maintenir un bon niveau linguistique, et un équilibre culturel et identitaire sain. Ces préceptes contrecarrent incontestablement la notion d'intégration par une assimilation totale de l'individu. Ils sont au contraire une invitation à épouser la diversité linguistique dans les écoles, et à engager activement les parents immigrés à participer à la construction d'identités culturelles complémentaires et non adverses chez leurs enfants.

D'après Rachid Mimouni, romancier et nouvelliste algérien, la langue maternelle est la langue avec laquelle on commence à s'exprimer et à appréhender le monde.[52] Pour l'immigré, le conflit interne entre la langue maternelle et le français fait alors surface lorsqu'il s'agit d'exprimer sa vision du monde. La réalité d'un individu est parfois difficile à exprimer dans une langue seconde parce que cette langue est née dans un pays qui n'est initialement pas celui de l'immigré. Cette langue est accompagnée de tout un ensemble de coutumes et de traditions différentes de celles du nouveau contexte. Mimouni reconnaît qu'il rencontre certaines difficultés lorsqu'il s'agit d'exprimer en français une réalité algérienne, "donc une réalité d'un pays arabe linguistiquement et musulman d'autre part," car il n'y a pas de correspondance systématique entre les deux langues. Les mots n'existent pas toujours car les pratiques n'existent pas et les réalités ne s'adaptent pas toujours.[53] La langue maternelle recèle une identité de l'être qui est quelquefois difficile à traduire en français. Mimouni exprime d'ailleurs très bien cette frustration:

> On a le sentiment d'un malaise parce qu'on n'arrive pas à exprimer quelque chose qui est au fond de soi. Il y a parfois des idées et des sentiments qui me viennent en arabe, et c'est naturel parce que c'est la première langue que j'ai apprise, et il faut essayer d'opérer ce passage vers le français, mais j'ai le sentiment que le mot arabe contient plus de chair.[54]

---

[52] Gauvin 114.
[53] Gauvin 115.
[54] Gauvin 115.

Dans le cas de Mimouni, comme pour d'autres, le français limite la découverte de soi-même par les barrières linguistiques et culturelles qu'il est susceptible d'imposer dans leur esprit.

Les politiques d'intégration soulignent continuellement l'importance de l'apprentissage de la langue française dans le processus d'intégration. Néanmoins, les textes qui traitent la question font rarement mention de l'identité initiale de l'immigrant; l'identité dans sa langue maternelle qui l'assiste tout au long de son apprentissage du français. Galligani va même jusqu'à conclure que tout porte à croire que l'étranger admis en France doit impérativement oublier sa ou ses langues d'origine "pour être mieux absorbé par la langue officielle – le français – comme marqueur linguistique dans la construction d'une mentalité et d'une identité nationales singulières."[55] Est-il véritablement nécessaire d'effacer toutes traces de son passé et de son identité d'origine pour parvenir à se redéfinir sur des terres nouvelles?

Définition de l'Autre

La langue de la scolarisation de l'enfant immigré en France suscite diverses controverses. Josiane Hamers pose à ses lecteurs une question qui semble contredire la notion d'assimilation: "Faut-il commencer la scolarisation dans le dialecte de l'enfant?"[56] Si nous partons du principe qu'il est nécessaire de savoir qui nous sommes et d'identifier quelles sont nos valeurs avant de tenter de comprendre la perspective de l'Autre (tout être qui n'est pas "nous"), alors cette question est pertinente. Cependant, est-il possible de se

---

[55] Galligani 290.

[56] Josiane Hamers, "Le rôle du langage et de la culture dans les processus d'apprentissage et dans la planification éducative," Canadian Journal of Education 7th ser. 2 (2009): 46-63.

définir intégralement sans d'abord définir la société dans laquelle nous vivons? De nombreux auteurs francophones se sont penchés sur la question de l'identité individuelle par opposition à l'identité collective. Contrairement à la théorie de Hamers, Marcel Proust a montré que la définition de soi-même se fait à travers les autres dans À la recherche du temps perdu.[57] Il avance en outre que l'image que la société a de nous est l'image que l'on finit par avoir de nous-même. Dans son roman Vendredi ou les limbes du Pacifique,[58] Michel Tournier évoque notamment l'importance de l'Autre dans la définition de soi-même. Robinson, le personnage principal, se retrouve abandonné sur une île déserte. C'est dans le désespoir de la solitude qu'il réalise que c'est la présence des autres qui atteste de notre propre existence: "Autrui, pièce maîtresse de mon univers." En effet, ce sont principalement les êtres qui nous entourent qui définissent qui nous sommes. Notre place dans la société est définie par celles des personnes qui évoluent dans le même environnement que nous. Notre existence est donc presque entièrement relative à celle des autres. C'est dans ce contexte que le protagoniste du roman de Tournier exprime au lecteur que sans le regard des autres, il nous est difficile de voir la réalité sous différents angles: "Les personnes donnent l'échelle et constituent des points de vue possibles qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités." Chaque individu interprète la réalité comme il la conçoit; c'est la raison pour laquelle il est important d'avoir accès à l'avis des autres lorsqu'on vit en société, car certains aspects de la réalité peuvent nous échapper si nous ne tenons compte que de

---

[57] Marcel Proust, À la recherche du temps perdu, éd. Antoine Compagnon (Paris: Gallimard, 1987) 18-19.

[58] Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique (Paris: Gallimard, 1972) 53.

notre propre perspective (et cela peut parfois s'avérer dangereux). Ainsi, si l'on commence la scolarisation de l'enfant immigré non francophone dans sa langue maternelle, ce dernier court le risque de ne jamais trouver ses repères au cœur de la société d'accueil puisqu'il ne serait jamais comparé aux enfants francophones de son âge. Il n'aurait aucun point de référence puisqu'il n'aura que peu de points en commun avec ses compères. Cela pourrait avoir des conséquences néfastes non seulement dans le cadre de son intégration à la société française, mais également dans la prise de connaissance de son identité au sein de cette dernière.

La société dans laquelle nous vivons joue un rôle indubitablement fondamental dans le développement de notre personnalité, de notre façon de réfléchir et par conséquent, de notre identité. En effet, notre famille, nos amis, nos éducateurs et le milieu dans lequel nous évoluons nous prédisposent à devenir des individus munis de caractéristiques spécifiques. Comme nous venons de le mentionner dans le paragraphe précédent, pour l'enfant qui vient d'arriver en France, recevoir une éducation dans une langue autre que le français est susceptible d'amoindrir ses chances d'adaptation dans son nouvel environnement. Néanmoins, l'enfant qui commence l'école dans sa langue maternelle apprend à se connaître par le moyen de la langue dans laquelle il raisonne. Il apprend à se définir, à s'identifier et à se différencier de ses camarades de classes à travers sa langue, car il est en possession des outils qui lui permettent d'être conscient de qui il est. Si nous nous basons sur cet argument, il serait donc plus constructif de commencer la scolarisation de l'enfant dans sa langue maternelle, celle où il se reconnaît le mieux et à travers laquelle il pourra se former une identité plus stable. Cette identité,

liée à la langue maternelle, sera le pilier de la nouvelle identité que l'enfant développera par l'entremise du français.

La "bidentité"

La langue maternelle influe inévitablement sur l'apprentissage et l'usage de la nouvelle langue (que cela soit visible ou non). Mimouni affirme qu'il existe certaines expressions, certaines formes, certaines tournures de phrases françaises dans ses écrits, qui sont influencées par sa langue maternelle (l'arabe). Il n'en avait pas toujours été conscient, puis, il s'est rendu compte que son penchant pour les phrases commençant par un verbe provenait de l'influence de l'arabe, car dans la structure de la langue arabe, les phrases commencent normalement et généralement par le verbe et ensuite vient le complément.[59] Ainsi, maîtriser le français et le choisir comme langue d'expression écrite et orale ne dénote pas obligatoirement une identité strictement "française." Par conséquent, il n'est pas contradictoire que l'immigrant maintienne son identité originelle développée à travers sa langue maternelle lorsqu'il fait usage du français. Même le français le plus irréprochable d'un locuteur ayant grandi ailleurs qu'en France sera potentiellement pourvu d'un "accent," d'une touche de personnalité qui diffèrent de celles que l'on rencontre dans l'usage de la langue par les locuteurs dont la langue maternelle est le français. En effet, comme c'est le cas pour tous les êtres humains, les mots et les phrases héritent d'une personnalité selon le contexte et l'ordre dans lesquels ils sont employés. La mélodie, le rythme et l'identité de la langue maternelle sont donc susceptibles d'affecter la "personnalité du français" de l'immigrant. Il est dès lors

[59] Gauvin 116.

imprudent de présumer que l'individu bilingue est pourvu d'au moins deux identités distinctes isolées et indépendantes. Nous ne parlerons donc plus d'une seule et unique identité par le français. À la place, nous emploierons le néologisme "bidentité" pour faire allusion à l'identité double des immigrants par l'intermédiaire de leur situation bilingue et biculturelle. Assurément, la notion de "bidentité" suggère que l'identité de l'individu est partagée, mais cette duplicité n'est pas absolue. L'identité dans la langue maternelle et l'identité que l'immigrant développe à travers son apprentissage et son usage du français sont étroitement liées, sinon interdépendantes.

Dans le processus d'apprentissage d'une nouvelle langue, l'individu tente de tout relativiser avec ce qu'il connaît déjà, principalement dans sa langue maternelle. L'acquisition de la langue française, même dans une situation d'immersion totale, est influencée par la présence de la première identité née dans le berceau de la langue maternelle. Réciproquement, l'apprentissage du français jouera sur l'identité de la langue maternelle. Il est virtuellement impossible de laisser l'identité d'origine complètement intacte. Nos esprits évoluent constamment et chaque événement marque notre conscient et notre subconscient d'une manière ou d'une autre. L'apprentissage d'une nouvelle langue est un événement majeur dans la vie d'un individu, car c'est une entreprise qui demande un dévouement et un degré de discipline considérables. Apprendre une nouvelle langue, c'est en quelque sorte mettre ses capacités intellectuelles à l'épreuve, mais c'est aussi devoir faire preuve d'humilité, car c'est une sorte de retour à un stade quasiment fœtal (devoir réapprendre l'alphabet, réapprendre à définir les objets de la vie quotidienne, les couleurs, les sons qui nous entourent). C'est renaître tout en ayant

conservé les éléments identitaires de notre vie antérieure. Ce procédé nous amène à nous redécouvrir sous un angle nouveau; c'est cet angle qui pourrait être perçu comme la nouvelle identité. Cette identité est le regard de soi-même sur soi-même. Nous verrons dans le quatrième chapitre de notre étude comment la langue nouvelle s'avère souvent être la langue de psychanalyse de l'immigré, c'est-à-dire la langue par laquelle l'individu définit qui il a été et qui il est dans la langue maternelle et la culture d'origine.

Les langues étrangères à l'école vs le français

Étant donné que notre recherche porte sur le façonnement de traits identitaires à travers l'acquisition du français, il est de conséquence de faire mention de la dissimilitude entre l'apprentissage du français comme instrument d'intégration, et l'apprentissage du français ou d'une autre langue comme langue vivante (ou langue seconde) à l'école. Étudier une langue étrangère comme seconde ou troisième langue à l'école ou à l'université ne se traduit pas nécessairement par l'acquisition d'une toute nouvelle identité. Certes, chaque individu développe une affinité, un intérêt ou un désintérêt pour certaines matières. En France par exemple, au collège, un élève préfèrera peut-être les mathématiques à l'histoire. Cela veut-il dire que cet étudiant est "destiné" à être étiqueté comme mathématicien pour le restant de sa vie? Non. Eh bien, il en est de même pour l'élève qui se passionne pour l'anglais comme langue vivante première et l'allemand comme langue vivante seconde. Ce dernier ne deviendra pas forcément professeur de langues étrangères ou interprète aux Nations Unies. Cela signifie simplement que ces matières l'intéressent plus que d'autres. L'apprentissage des langues étrangères à l'école n'est en somme pas si différent de l'apprentissage de nouvelles techniques de calcul.

Nous ne nous lancerons pas dans une étude des techniques d'enseignement des langues étrangères en France, mais il est tout de même important de rappeler la différence fondamentale qui existe entre une personne qui apprend le français comme langue seconde à l'école, et une autre qui l'apprend à son arrivée en France, en tant qu'immigrante. Revenons-en à notre exemple de l'enseignement de l'anglais ou de l'allemand dans les salles de classes françaises. L'instituteur ou le professeur n'attend généralement qu'une seule chose de la part de ses écoliers: qu'ils apprennent les leçons de grammaire et de conjugaison par cœur et retiennent le nouveau vocabulaire, et ainsi, puissent trouver leur chemin si nécessaire dans un pays anglophone, en Allemagne ou en Italie. À l'occasion, il sera aussi nécessaire que l'étudiant se familiarise avec l'histoire et la géographie du ou des pays en question, et qu'il puisse dresser une liste de faits culturels intéressants. Cela ne veut en aucun cas dire que l'élève se forge une identité à travers cette langue nouvellement acquise. Aussitôt qu'il quitte la salle de classe, l'étudiant se retrouve à nouveau plongé dans son univers francophone et ne se soucie guère de ce que son professeur de langue penserait de son comportement ou de sa manière de s'exprimer en dehors du cours. En tant que matière "secondaire" à l'école (nous considérons ici le français comme étant la langue primaire en France), la langue étrangère est rarement accompagnée d'un règlement strict, d'une sorte de manuel qui dicterait la façon d'être à adopter avec l'usage de cette langue. La langue étrangère est enseignée pour servir d'outil dans l'éducation de l'étudiant; outil qui lui sera potentiellement serviable dans les milieux professionnels autant que pour ses expériences personnelles.

L'apprentissage d'une langue vivante est une expérience enrichissante pour tout individu, mais il nous serait impossible de prouver qu'elle est entièrement indispensable à la formation d'une identité solide et complète d'une personne au sein de la société française. Néanmoins, pour l'immigrant qui s'installe en France et dont la langue première est autre que le français, la langue française est bien plus qu'un simple instrument de navigation. Elle ne peut nullement être traitée comme langue "étrangère" qu'il est possible de mettre de côté momentanément jusqu'à son retour à la salle de classe. Une fois que son apprentissage est activé, c'est tout un procédé de construction d'une nouvelle facette de l'identité qui s'éveille, et l'éteindre voudrait dire voiler un fragment de cette identité.

Le milieu social et le développement de la langue

Il est évident que l'acquisition d'une identité à travers la langue est directement liée à une myriade de paramètres paralinguistiques dont l'un des plus essentiels: le milieu social dans lequel l'apprenant entre en contact avec la langue. La classe sociale à laquelle il appartient exerce une influence majeure sur le développement linguistique de tout individu, et cela s'applique également aux immigrés. D'après Hamers, les différentes classes sociales vont mettre à la disposition des élèves des contextes éducatifs différents et faire usage de modes de communication distincts. Cet usage influencera à son tour l'orientation et le développement cognitif de l'enfant. Étant donné que l'orientation cognitive et la communication linguistique imposées et valorisées par le système scolaire et la société française en général sont celles de la classe bourgeoise, l'enfant issu du milieu bourgeois qui entre à l'école, se retrouve dans un cadre qui lui est

familier. Il aura par conséquent beaucoup moins de difficultés à s'intégrer à ce milieu scolaire qu'un enfant issu d'une classe moins aisée. Ces difficultés ne sont pas attribuées à des niveaux de capacités intellectuelles différents de la part des enfants, mais à une véritable "difficulté d'intégration."[60] Il semble que cette difficulté d'intégration soit comparable à celle de l'immigré dont la langue d'origine est autre que le français.

Adaptation: classes sociales, registres

Les critères par lesquels se définit l'adaptation d'un individu à une société d'accueil sont multiples, mais ils rejoignent souvent le thème de la langue et du statut social. Hamers se penche sur la question du rôle du langage et de la culture dans les processus d'apprentissage. Elle souligne l'importance des contextes socioculturels et psychologiques et leur lien direct au développement du langage. Hamers évoque l'influence des registres de langue sur l'identité. Elle définit le registre linguistique comme "un ensemble de choix liés à un contexte situationnel précis."[61] De manière générale, la classe sociale ainsi que la situation dans laquelle l'individu se trouve détermine le niveau de langage qui sera employé. Hamers illustre le cas d'un même locuteur dans deux scénarios distincts: premièrement, dans un contexte professionnel et ensuite, avec des enfants. Dans le premier cas, le vocabulaire ainsi que le "degré de complexité grammaticale et d'élaboration formelle"[62] devront être largement plus avancés que lorsque ce même locuteur s'adressera à des enfants. Ainsi, l'étudiant qui s'adresse à ses professeurs fera lui aussi usage d'un certain niveau de langue qui diffère

[60] Hamers 48.
[61] Hamers 47.
[62] Hamers 47.

du registre qu'il emploiera avec ses camarades de classe ou à la maison avec les membres de sa famille. Ces différents styles de parole reflètent les différentes facettes sociales d'une même personne. Nous ne pouvons attribuer ces différences facettes à une seule et unique identité, mais plutôt à des fragments d'identités multiples et adaptables. Les changements de situations sociales font appel à un changement de registre linguistique et requièrent ainsi une grande capacité d'adaptation. Tout comme l'étudiant ou le cadre dans différents contextes sociaux, l'immigrant doit lui aussi, comme tous les francophones, savoir s'adapter aux différents contextes sociaux. Il ne s'agit pas d'uniquement adopter un registre approprié; de nombreux autres facteurs entrent en jeu comme la prononciation, le vocabulaire et les structures de phrases.

S'affirmer par la langue: le parler des jeunes et la langue maternelle des immigrés

Pour les jeunes, le style de langage distinct auquel ils adhèrent n'est pas obligatoirement le produit d'une inaptitude à s'adapter, mais une marque distinctive, qui répond à un désir de se démarquer.[63] Les démarcations linguistiques telles que le parler verlan (où les syllabes sont inversées) ou encore la "fricativisation"[64] de lettres (qui provient d'une variante de parlers maghrébins avec une forte prosodie anglo-saxonne)[65] sont des modes de discours codifiés qui offrent à ces jeunes une conscience de leur appartenance communautaire. Comme nous le constatons dans des films comme

[63] Archibald et Chiss 183.
[64] Archibald et Chiss 184.
[65] Comme par exemple dans le terme souvent employé par les jeunes pour se désigner eux-mêmes: "les djöns."

L'esquive[66] ou La haine,[67] la difficulté d'adaptation par le moyen de différents registres linguistiques peut toutefois s'avérer destructrice pour les jeunes à l'école ou à la recherche d'un emploi. Nous n'aurons pas l'occasion de faire une analyse de l'identité des jeunes à travers leur parler dans cet ouvrage, néanmoins, il est intéressant de remarquer le parallélisme qui existe entre l'identité des jeunes en France à travers un langage peu compris, si ce n'est mystérieux aux oreilles des adultes, et l'identité des immigrants à travers leur langue maternelle. Les jeunes veulent se distinguer du monde des adultes pour maintenir une certaine liberté morale. Les codes linguistiques "secrets" qu'ils appliquent leur permettent de se distancer de leurs parents, de leurs professeurs et d'autres figures représentatives de l'autorité. Ceci est une manière de s'affirmer et de sentir qu'ils appartiennent à une communauté exclusive. Le jeune adolescent en phase de découvrir la réalité du monde adulte a souvent besoin de franchir le palier transitionnel de l'appartenance à un groupe qui le démarque en tant qu'individu. La "crise d'adolescence" n'est en somme rien de plus qu'une crise d'identité, une sorte d'appel au secours déguisé en rébellion. Métaphoriquement parlant, ces années sont les limbes de l'identité: l'adolescent sait qu'il va devoir faire le passage au monde adulte et sera contraint d'abandonner le confort de son enfance pour mûrir et faire face aux responsabilités et aux dures réalités du monde adulte.

Le nouvel immigrant, dans sa transition et dans sa quête d'une identité à travers le français, se trouve lui aussi momentanément contraint à errer dans les limbes de

---

[66] L'esquive, dir. Abdellatif Kechiche, perf. Osman Elkharraz, Sara Forestier, Sabrina Ouazani et Nanou Benhamou, 2003, DVD, Lola Films, 2004.

[67] La haine, dir. Mathieu Kassovitz, perf. Vincent Cassel, Hubert Koundé, Saïd Taghmaoui et Abdel Ahmed Ghili, 1995, DVD, Criterion, 2007.

l'identité; il est entre deux mondes. Il sait qu'il est nécessaire de prendre un peu de recul afin de s'habituer à se distancer du premier monde, celui de son pays natal, source de sa première identité, car comment est-il possible d'aller de l'avant si l'on regarde constamment derrière soi? En vue d'accroître ses chances de s'intégrer harmonieusement à la société d'accueil, il est de l'intérêt de l'immigrant de faire de l'acquisition de la nouvelle identité une priorité et de ne pas s'attarder sur des regrets ou des comparaisons, ou se laisser trop longtemps bercer par la nostalgie du pays natal. Le deuxième monde de l'immigrant, celui de la nouvelle identité, peut être comparé à l'épreuve du passage à l'âge adulte aux yeux de l'adolescent. Ce sont les terres inconnues de la responsabilité et du devoir. Pour l'immigrant, cette responsabilité et ce devoir consistent à apprendre la langue, à la maîtriser et à s'adapter à la société où il a choisi d'établir son domicile.

Le bilinguisme et la notion de "bidentité"

D'après le Trésor de la langue française, le bilinguisme est le "fait de pratiquer couramment deux langues."[68] Néanmoins, cette définition est quelque peu vague et ne rend pas entièrement justice à la dimension et à la valeur sociétale de la langue. Être bilingue est indiscutablement le fait de pouvoir communiquer un message analogue en deux langues différentes, mais c'est aussi comprendre "l'entre-deux mots" ou "l'entre-deux lignes" au sein de ces deux langues. Autrement dit, le bilinguisme, c'est également savoir passer d'un aspect de son identité à un autre. Se connaître (ou apprendre à se connaître) dans deux langues différentes permet à l'individu de se découvrir sous une

[68] "Bilinguisme," Le trésor de la langue française informatisé, éd. Jacques Dendien, 2004, Centre National de la Recherche Scientifique, le 8 mars, 2009 <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=434511330; >.

optique qui ne serait peut-être pas abordable sans la possession de l'autre langue. Le bilinguisme permet de poser un regard plus ou moins objectif sur sa propre identité. La présence de deux langues ne sépare pas complètement les identités distinctes respectives à chaque langue, mais cède en réalité la place au bourgeonnement d'une conscience de "l'entre-deux langues." Une fois que l'individu bilingue devient conscient des éléments qui le définissent autrement d'une langue à l'autre, cela instaure une plateforme de neutralité sur laquelle défilent et se dévoilent les caractéristiques, les tendances, les habitudes, la mentalité et quantité d'autres facteurs identitaires et attributs propres à chaque langue. Cette plateforme devient alors la fondation sur laquelle s'érigent et continueront à s'ériger les piliers de la "bidentité."

Dans une discussion avec Gauvin, Tahar Ben Jelloun déclare que "Parler aujourd'hui une seule langue, c'est pratiquement être analphabète."[69] Il évoque l'importance de la connaissance d'une langue autre que la langue maternelle, puis, il ajoute que parler une langue, écrire dans une autre et essayer de capter d'autres langues peut être un véritable signe de richesse. Apprendre le français (ou tout autre langue), quelles que soient les motivations, c'est s'enrichir. La compréhension de langues nouvelles nous rapproche des autres peuples et des différentes cultures, et nous rapproche également de nous-même comme nous l'avons expliqué précédemment dans la section portant sur la langue maternelle.

Cependant, l'apprentissage du français comme langue seconde est une véritable épreuve qui pose une double difficulté à l'apprenant. Mylène Jacquet-Galiacy illustre ces

---

[69] Gauvin 131.

obstacles dans l'un de ses essais. Selon elle, l'individu doit apprendre le français comme langue seconde avec sa fonction sociale, celle de la communication courante, et celle de la citoyenneté, et simultanément apprendre le français comme langue de scolarisation pour la transmission.[70] Pour l'immigré, il ne s'agit pas uniquement de s'exprimer *en* français; absorber la langue, c'est aussi percevoir sa fonction sociale et être conscient de son rapport avec la notion de citoyenneté.

Pour l'enfant d'immigrés récemment arrivés en France, le défi que représente l'apprentissage du français comme deuxième langue se révèle une initiative psychosociale très constructive. Des recherches menées par une équipe de Wallace Lambert à l'université McGill à Montréal semblent indiquer que la bilingualité peut représenter un véritable avantage pour le développement intellectuel d'un enfant; les psychologues considèrent ce développement comme un indice de créativité, qui illustre une plus grande flexibilité mentale que chez l'enfant monolingue.[71] Pour l'enfant issu de l'immigration et dont la langue première est autre que le français, la maîtrise de la langue maternelle n'est donc pas un obstacle à l'apprentissage et à la maîtrise de la langue du pays d'accueil, en l'occurrence le français. Au contraire, l'enfant bilingue possède "certains avantages cognitifs qui se traduisent en une plus grande flexibilité mentale […] et une plus grande pensée divergente."[72] En d'autres termes, l'identité (ou les fragments identitaires) de l'enfant à travers les deux langues peut servir à accroître sa souplesse intellectuelle et ses capacités d'adaptation. Il n'est conséquemment pas impératif que

[70] Archibal et Chiss 388.
[71] Hamers 52.
[72] Hamers 52.

l'enfant abdique sa langue maternelle afin de s'intégrer à la société et à la langue d'accueil.

Dans le contexte de notre recherche sur le bilinguisme chez l'enfant, il est essentiel de dépeindre le contraste qui existe entre différentes formes de bilinguisme. Lambert (qui a suggéré que le bilinguisme n'était pas l'unique caractéristique de l'enfant bilingue mais aussi de l'individu biculturel) distingue deux types de bilinguismes: le bilinguisme additif et le bilinguisme soustractif.[73] Cette première forme de bilinguisme se caractérise par un apport d'éléments complémentaires et constructifs au développement de l'enfant entre ses deux langues. Hamers continue à illustrer cette définition du terme en affirmant qu'"en faisant l'acquisition d'une deuxième langue, l'enfant ajoute un outil de communication et de pensée supplémentaire à son bagage culturel."[74] Le bagage dont il est question est l'identité initiale ou maternelle de l'enfant; c'est l'image qu'il s'est formée de lui-même et continue à façonner au fur et à mesure qu'il avance dans la langue et dans la culture d'accueil. Hamers ajoute:

> L'attitude du milieu, notamment la valorisation apportée à la langue maternelle va permettre à l'enfant de percevoir l'utilité et la valeur de celle-ci, de maintenir et consolider son acquis en même temps que d'acquérir une deuxième langue également perçue de façon positive. Il pourra développer un état de bilingualité harmonieux et enrichissant.[75]

Le paragraphe précédent porte sur la question de l'environnement dans lequel l'enfant évolue et sur son rapport avec la façon dont les langues sont perçues et valorisées. Si la

---

[73] Hamers 53.
[74] Hamers 53.
[75] Hamers 53.

famille et l'entourage général de l'enfant adoptent une attitude positive vis-à-vis de la sauvegarde de la langue maternelle (ils encouragent l'enfant à l'employer et à la travailler ou à la perfectionner autant que la nouvelle langue), alors, l'enfant sera fort probablement capable de maintenir un lien étroit avec son "identité maternelle" (ou l'identité liée à la langue maternelle) tout en développant simultanément un lien nouveau avec le français. Ce lien engendrera la création de nouveaux éléments identitaires qui se conjugueront à l'identité "originelle." Ainsi, le bilinguisme additif ne perçoit pas l'apprentissage du français comme une menace à la langue et à l'identité maternelle (ou vice-versa), mais, dans les circonstances adéquates, comme un moyen de donner naissance à une "bidentité" où la langue maternelle et le français se complémentent et s'harmonisent. Cette négociation entre l'identité d'origine et la langue maternelle, et la "nouvelle identité" et le français, sont un véritable enrichissement: chaque langue et facette identitaire ajoute de la valeur à l'autre.

René Depestre, poète, romancier et essayiste haïtien a su trouver un équilibre entre son identité liée à la langue française et celle liée au créole de son enfance: "Je parviens à un usage maternel de la langue française, sans aucune souffrance particulière; avec le français, j'ai les mêmes rapports naturels que ceux que le créole de mon enfance me permettait d'établir avec la pluie, le vent, la mer, les oiseaux."[76] Ceci ne représente irréfutablement pas un avis universel sur la question, mais ce à quoi Despestre fait allusion est la notion d'équilibre entre les deux langues, et la "bidentité" qu'il en résulte.

[76] Gauvin 93.

Comme son nom l'indique, le bilinguisme soustractif s'oppose au bilinguisme additif. Dans cette forme de bilinguisme, "les apports des deux entités linguistico-culturelles ne sont pas complémentaires mais compétitifs."[77] L'auteur nous explique que cette situation se présente lorsque le milieu communautaire dénigre ses propres valeurs socioculturelles et attribue des valeurs supérieures à une langue culturellement et socio-économiquement perçue comme plus prestigieuse. Cette optique aboutit fréquemment à une substitution absolue de la langue maternelle par la deuxième langue (soi-disant plus "prestigieuse"). Hamers ajoute que cette situation est souvent vécue par des enfants issus de groupes ethniquement minoritaires, qui ont été forcés par les pressions politiques et sociales de négliger la langue de leurs parents au profit d'une langue nationale. Les soustractions fomentées par ce phénomène ont une incidence sur le plan cognitif et sur le développement de la personnalité de l'enfant. Ainsi, l'enfant ressent une certaine gêne, une honte, ou peut-être même encore, dans des cas plus extrêmes, un dégoût de lui-même quand il s'exprime dans sa langue maternelle puisqu'il la perçoit comme une langue dont le statut est inférieur à celui de la langue du pays d'accueil.

Les théories de Lambert adhèrent à l'hypothèse de l'interdépendance culturelle "qui veut qu'un individu ne pourra développer des perceptions et des attitudes positives envers une autre culture que si l'individu [*sic*] valorise sa propre identité ethnique" et qui "suggère qu'une culture et une langue seront perçues plus positivement si l'individu a déjà des attitudes positives envers sa propre culture, c'est-à-dire si le contexte éducatif lui

[77] Hamers 53.

a permis de développer une identité culturelle forte."[78] Celui qui apprécie sa langue et sa culture d'origine et a su s'y former une identité culturelle stable sera plus facilement enclin à apprécier, et éventuellement épouser, une langue et une culture nouvelles. Si nous prenons en compte l'importance de l'interdépendance culturelle dans l'apprentissage du français, alors le bilinguisme soustractif n'est aucunement favorable à la bonne intégration d'un immigrant qui désire apprendre le français. Le rejet de soi-même prend source dans l'ignorance de soi-même, et l'ignorance de soi-même rend impossible l'appréciation véritable de toute autre langue et culture.

En évoquant les théories de J. Cummins, Hamers suggère que sur le plan cognitif, l'apprentissage d'une deuxième langue sera facilité si la langue maternelle est fermement établie. Par ailleurs, "une connaissance approfondie de la langue maternelle donne à l'enfant une connaissance de la structure d'une langue, qui lui permettra un apprentissage rapide d'une langue seconde."[79] C'est la raison pour laquelle Hamers propose de retarder l'introduction de la langue seconde pour d'abord renforcer les structures en langue maternelle.[80] Néanmoins, il n'est pas réaliste d'assumer que tout nouvel arrivant, enfant ou adulte, aura le luxe de retarder son apprentissage du français au profit du paufinement de la langue maternelle. Pour le jeune apprenant, cela pourrait provoquer de nombreuses difficultés à l'école, et l'enfant, en grandissant, perdrait progressivement la facilité d'acquérir la langue. Nous verrons également plus tard que cela représente un obstacle

[78] Hamers 54.
[79] Hamers 54.
[80] Hamers 58.

de taille pour l'adulte (si l'on prend en considération les responsabilités d'un nouvel arrivant adulte).

Lambert suggère que la langue et la culture agissent comme un filtre extrêmement sensible à travers lequel passent les perceptions sociales de soi-même et des autres et qui détermine l'expression de l'identité et de la pensée.[81] C'est en grande partie à travers la langue que l'individu se forge une identité, c'est pourquoi Hamers insiste sur le fait que le rôle joué par les facteurs […] langagiers dans l'épanouissement de la personnalité doit rester au centre des préoccupations des éducateurs.[82] Pour l'immigré, l'apprentissage du français est bien plus que l'apprentissage d'un nouveau moyen de communication, c'est un nouveau moyen de se définir, de se découvrir et de s'épanouir.

Dans le processus d'acquisition du français pour les enfants, il est important de tenir compte des langues maternelles des élèves. Or actuellement, dans les salles de classe, "peu d'actions pédagogiques ciblées participent à la reconnaissance et à la valorisation de ces répertoires langagiers pluriels."[83] Dans les salles de classe, il est rare que les éducateurs prennent en compte les langues maternelles de leurs élèves dans leur curriculum. Ces langues maternelles sont accompagnées des identités culturelles des enfants, et si elles sont ignorées, une partie de l'identité de l'enfant est également négligée. Pour tenter de pallier ce manque d'attention des écoles vis-à-vis de la langue maternelle des enfants issus de l'immigration, en 1997, un projet de recherche a été mis en place en France: "Éveil aux langues à l'école primaire." Ce programme qui vise à se

[81] Hamers 60.
[82] Hamers 60.
[83] Galligani 294.

concentrer sur une ou plusieurs langues particulières dans le but de les enseigner implique la mise en place d'activités de classe mettant en jeu diverses langues.[84] Ce concept innovateur encourage les écoles à confronter les enfants à la diversité linguistique et culturelle même si ces langues ne font pas partie du curriculum scolaire. Le concept innovateur de faire entrer de nouvelles langues et de nouvelles cultures au sein d'une salle de classe où l'apprentissage se fait en français est un pas en avant dans l'intégration des immigrés. Il serait difficile d'imaginer une salle de classe où chaque élève dont la langue maternelle est autre que le français a l'occasion de pratiquer sa langue maternelle avec ses enseignants et ses camarades de classe (en particulier pour les langues qui ne sont parlées que par une fraction de groupes minoritaires en France – comme le birman ou le maori par exemple). La notion d'une présence linguistique et culturelle diversifiée semble néanmoins réaliste et pourrait même s'avérer efficace. La Finlande est l'un des pays européens qui accorde une place essentielle à la langue maternelle de l'enfant non finlandais au sein de l'école. La langue maternelle de l'enfant "devient une matière d'enseignement et participe, au même titre que le finlandais, au développement langagier et à la construction identitaire de l'enfant."[85] Ne serait-il donc pas bénéfique aux institutions éducatives françaises et francophones de s'inspirer de ce modèle?

La présence du français dans les foyers des immigrants non francophones

Nous ne pouvons pas présumer que tout individu immigrant vers la France se façonnera une identité similaire à celles de ses concitoyens par l'intermédiaire de son

[84] Galligani 294-95.
[85] Galligani 295.

apprentissage du français. Cependant, il est certain que selon la durée de présence en France le rapport de l'immigré avec la langue française évolue. Au fur et à mesure que la présence en France s'allonge, le français pénètre graduellement plus le foyer. Jean-Pierre Jeantheau nous explique ce phénomène:

> Le fait de ne pas parler français au domicile est de moins en moins fréquent avec l'allongement du séjour, mais au début, cette situation est dans un premier temps surtout remplacée par une situation de bilinguisme, qui après 20 ans de séjour en France, évolue vers un usage exclusif du français.[86]

En d'autres termes, au début, les étrangers ajoutent le français à la langue parlée à la maison; il se développe donc un environnement bilingue. Puis, petit à petit, les individus ont tendance à abandonner leur langue maternelle au profit du français. Par ailleurs, dans l'apprentissage de la langue française, l'âge d'arrivée en France est un facteur non négligeable: "Plus l'âge d'arrivée en France et d'insertion dans le système éducatif est précoce moins les difficultés face à l'écrit sont grandes."[87] Jeantheau avance également que selon des statistiques de l'Institut National de la Statistique et des Études Économiques (INSEE), les élèves étrangers scolarisés en France à un bas âge ont pratiquement les mêmes performances scolaires que leurs camarades de classe français.[88] Nous pouvons en tirer la conclusion que l'âge auquel l'enfant ou l'adulte commence à apprendre la langue aura un impact direct sur l'identité de cet individu. Ce rapport

---

[86] Jean-Pierre Jeantheau, "L'intégration des mineurs étrangers isolés en France: un défi," La langue et l'intégration des immigrants, éd. James Archibald et Jean-Louis Chiss (Paris: L'Harmattan, 2007) 91.

[87] Jeantheau 96.

[88] Jeantheau 98.

identitaire avec la langue varie en degré selon la proximité mentale ressentie avec cette dernière. Plus l'immigrant est jeune lors de son apprentissage de la langue, plus il est susceptible de s'identifier par le français plus rapidement et plus pleinement. Ainsi, les enfants immigrés ressentiront en général un lien plus fort et plus intime avec le français que leurs parents, et ce, peu importe s'ils ont tous vécu en France pendant le même nombre d'années.

Enfin, Jeantheau conclut en affirmant que l'intégration linguistique semble se faire dans le temps sous la double pression de l'environnement culturel et de la volonté d'intégration économique par le travail.[89] Le milieu culturel dans lequel l'immigrant évolue joue un rôle primordial dans le développement identitaire de ce dernier. Ce sont cependant aussi les choix personnels de ce dernier dans la vie quotidienne et professionnelle qui pourront initier le processus de modification et d'altération identitaire. Nous ne développerons pas amplement ce sujet dans cette étude, mais il est évident que d'autres éléments entrent en jeu dans la formation de l'identité par la langue tels que les facteurs socio-économiques qui jouent également un rôle considérable dans ce rapport avec la langue.

[89] Jeantheau 100.

Chapitre 3: Azouz Begag et la relation des Beurs avec le français

Ce chapitre se concentre principalement sur l'acquisition d'une identité à travers le français pour les immigrants d'origine maghrébine. Nous étudierons le rapport d'Azouz Begag à la langue française et à ses répercussions sur l'identité de cet auteur français d'origine algérienne. Depuis la marche des Beurs le 3 décembre 1983, où 100 000 personnes marchèrent jusqu'à Paris pour l'égalité et contre le racisme,[90] les débats concernant la place des immigrants d'origine maghrébine en France ne cessent de s'intensifier. L'immigration et ses ramifications au sein de la société française sont aujourd'hui au cœur de l'information en France. Les réverbérations politiques, économiques et sociales issues de la question de l'immigration des Maghrébins sont en effet un sujet passionnant et à la fois extrêmement complexe et sensible. Étant donné que nos travaux se focalisent spécifiquement sur la question de l'identité par le biais de la langue française, nous n'aurons pas l'occasion d'examiner en profondeur les points de controverses politiques sur la présence des immigrants maghrébins en France, un sujet qui se trouve présentement au centre de l'actualité française. Nous aborderons néanmoins quelques préjugés liés aux "étrangers" et à leur acquisition du français.

[90] Boris Thiolay, "Vingt ans après la Marche des Beurs," le 20 novembre 2003, L'Express, le 5 janvier 2010 <http://www.lexpress.fr/actualite/societe/vingt-ans-apres-la-marche-des-beurs_494523.html>.

Les premiers arrivants algériens

Les premiers immigrants en provenance de l'Algérie ont souvent débarqué en France avec la conviction que leur séjour ne serait que de courte durée. D'après Abdelmalek Sayad, la première "ère" d'immigration algérienne consistait principalement en une migration de communautés paysannes dédiées à l'agriculture. Leur mission en France était donc précise et définie et ses objectifs étaient limités.[91] Les paysans algériens quittaient la France pour retourner à leur pays d'origine dès que les champs avaient été labourés, ou à la fin de l'été ou en début d'hiver. Puis, ils revenaient en France lors des moissons.[92] Ce mode de vie nomade permet difficilement un enracinement culturel et linguistique profond à la terre d'accueil. Nous pourrions nous imaginer que ce rythme de vie ne facilitait aucunement l'intégration à la société hôte et était par conséquent susceptible de mettre un frein à l'apprentissage du français. Il est plus ou moins naturel ne pas vouloir s'attacher à ce qui est temporaire et foncièrement incertain. L'être humain a tendance à agir ainsi pour éviter la souffrance qui accompagne la perte et la séparation. Ainsi, il nous est possible d'en déduire que la notion de séjour temporaire dans le cas de ces premiers immigrants représentait une barrière invisible à la construction d'une identité à part entière à travers le français.

Sayad nous explique cependant que la "dépaysannisation" qui a résulté des transformations sociales et économiques au sein de la société paysanne a mené à de nouvelles conditions qui ont à leur tour généré une nouvelle immigration et un nouveau

---

[91] Abdelmalek Sayad, The Suffering of the Immigrant, trans. David Macey (Cambridge: Polity Press, 2004) 32.

[92] Sayad, The Suffering of the Immigrant 33.

genre d'immigrés: l'immigrant de la première génération était différent de celui de la seconde génération. Cette dernière, bien que son aspect extérieur la qualifie de paysanne, aspirait à une existence non agricole, à un individualisme économique et à l'urbanisation. La seconde génération a donc cessé d'être paysanne, et immigrait en France non plus dans le but de trouver du travail dans les milieux agricoles de manière saisonnière, mais en vue de donner un sens à sa condition d'immigré et une fonction à son existence et à ses activités en France. Sayad ajoute que la seconde génération ne voyait plus sa présence en France comme une mission confiée par un groupe du pays d'origine à l'un de ses membres, mais une initiative personnelle, un acte délibéré d'individualisme.[93] Ainsi, l'immigration ne visait plus à venir en aide au groupe, mais est devenue une façon d'échapper à ses contraintes; un moyen de s'émanciper. C'est à partir de ce moment-là que les modalités de leur séjour en France ont commencé à se modifier pour les travailleurs migrants. Leur relation avec leur propre condition d'immigrant et avec leur pays d'origine s'est vue adopter une forme nouvelle. Les séjours se sont faits de plus en plus longs jusqu'à devenir presque permanents.[94]

La sédentarisation des immigrés venus d'Algérie s'accompagne indubitablement d'un bouleversement de l'identité de l'immigré, et par conséquent, de sa relation à la langue du pays qu'il a choisi comme résidence. À travers leurs activités de plus en plus industrielles et leur désir de s'établir en France à long terme, ces immigrés deviennent graduellement conscients de leur nouvelle identité sociale qui se définit à présent par leur

---

[93] Sayad, The Suffering of the Immigrant 38-39.
[94] Sayad, The Suffering of the Immigrant 43.

travail et non plus par leur statut de paysans ayant immigré.[95] Dans ce chapitre, nous ne nous attarderons cependant pas sur la vie et l'identité de ces immigrés, mais sur celles de leurs enfants nés en France ou ayant grandi en France.

Les Beurs

Les origines de la population beur en France remontent à l'époque coloniale, alors que les Nord-Africains commençaient à émigrer vers la France. Pendant la Première Guerre mondiale, entre 1914 et 1918, la France a fait venir environ 250 000 Algériens. Durant des décennies, les immigrants d'origine européenne les surpassaient largement en nombre, mais la France a vu ces chiffres changer après la Seconde Guerre mondiale. Les Nord-Africains (Algériens, Marocains et Tunisiens) se faisaient également recruter dans l'armée française. À partir de 1947, le nouveau statut légal attribué aux Algériens par le gouvernement français a l'effet de consolider les relations entre la métropole et la colonie, facilite le va-et-vient des Algériens avec la France.[96] En 1946, les Algériens, avec les Marocains et les Tunisiens, ne comptaient que pour 3% de la population d'immigrants en France; en 1982, ces immigrants constituaient presque 40% de la communauté.[97]

Le terme "Beur" fait référence aux enfants d'immigrants nord-africains.[98] Bien qu'ils ne soient pas eux-mêmes des immigrés, Alec Hargreaves nous explique qu'ils se

---

[95] Sayad, The Suffering of the Immigrant 45.

[96] Alec Hargreaves, Immigration et Identity in Beur fiction (Oxford, New York: Berg, 1997) 10.

[97] INSEE, "Recensement général de la population de 1992," France métropolitaine: les étrangers, Paris, la Documentation française,1984, Table R6.

[98] Le terme "Beur" a été créé en inversant les syllabes du mot "arabe" et en faisant une élision du "e" final.

trouvent obligés de constamment faire la navette entre la culture séculaire de la France et les traditions arabo-musulmanes et séculaires de leurs parents.[99] Ces individus font donc face à une double réalité où se heurtent leur identité originelle et leur identité en tant que groupe minoritaire en France. Le français est leur langue d'éducation depuis la maternelle, néanmoins, aux yeux de beaucoup, les Beurs restent un groupe minoritaire dans la société française. Hargreaves nous rappelle en l'occurrence le succès électoral qu'a connu Jean-Marie Le Pen, le leader du Front National (parti d'extrême-droite français). Sa stratégie consiste à faire pénétrer dans l'esprit des Français une peur des immigrants d'origine maghrébine qui, selon lui, constituent une menace à l'identité nationale française.[100] Il est important de noter que ce discours se rapporte directement à ce que Balibar appelle racisme différentialiste. Ce racisme ne se base non pas sur les différences physiologiques de l'Autre, mais sur son insuffisance sociale au sein de la société d'accueil. Cette conception souligne qu'il est virtuellement impossible pour les Français et les immigrants de vivre ensemble en parfaite harmonie. Or, selon Hargreaves, l'identité d'un individu est largement basée sur les éléments empruntés à la culture de l'Autre. Il n'est dès lors pas inconséquent de concevoir une société où les immigrants se reconstruisent, ou du moins se redéfinissent, par l'observation et la langue du pays d'accueil. Hargreaves avance aussi que, dans le processus de la construction d'une identité personnelle, les emprunts les plus significatifs sont ceux liés à la pensée et

---

[99] Hargreaves 1.
[100] Hargreaves 1.

à la parole de l'apprenant.[101] L'image de l'Autre que l'immigrant se forme inconsciemment dans son esprit sera prépondérante dans la germination du raisonnement, de l'introspection et de la contemplation de son environnement en français. Comme nous le verrons par la suite, cette image de l'Autre et son propre environnement a notamment inspiré de nombreux écrivains francophones issus de l'immigration à utiliser l'écriture comme un outil d'auto-examination au sein de la société française.[102] Les réponses à leurs questions d'identité en tant qu'écrivains francophones ne sont pourtant pas toujours apparentes et sont parfois même impénétrables si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles ils ont appris le français.

L'identité ambiguë

Les écrivains nord-africains nés et éduqués au Maghreb et ayant choisi d'écrire en français ont dû faire face aux obstacles que la colonisation leur présentait. Souvent, il leur a fallu se redéfinir en tant qu'individu, en tant qu'écrivain francophone, et plus simplement en tant que Francophone. Ils ont dû faire face à la question de la fidélité envers leur pays, leur culture et leur langue d'origine. Parmi ces auteurs que nous désignerons d'auteurs à "identité ambiguë," on compte Driss Chraïbi, Mohammed Dib et Rachid Boudjedra; ces derniers ont traité des communautés d'immigrants dans leurs écrits[103] mais souvent d'un œil extérieur et non pas en tant que membres de cette communauté. En outre, leur niveau supérieur, en termes d'éducation, les distingue de la

---

[101] Hargreaves 2-3.

[102] Tahar Ben Jelloun, Mehdi Charef et Faïza Guène sont quelques écrivains (parmi tant d'autres auteurs issus de l'immigration) qui exemplifient la valeur de l'auto-examination à travers leurs écrits.

[103] Hargreaves 3.

majorité des immigrants nord-africains de leur époque, la plupart étant souvent illettrés à leur arrivée en France. Contrairement à leurs parents, les Beurs, ayant grandi en France, ont appris à lire et à écrire le français étant donné que cela est une partie intégrale du système d'éducation en France et que l'école est obligatoire. Néanmoins, à la différence des premières générations d'écrivains maghrébins francophones, les Beurs ont évolué dans le système français sous l'étiquette d'une "minorité ethnique en France" qui a connu des désavantages matériels, mais a aussi bénéficié des traditions culturelles associées aux générations antérieures. Par conséquent, les auteurs beurs sont par définition les premiers Nord-Africains à écrire depuis le cœur même de la communauté d'immigrés.[104] Nous pourrions ainsi qualifier leur identité "d'identité doublement ambiguë." Les auteurs tels que Chraïbi et Dib ont dû lutter pour trouver et définir leur place au sein de la littérature française. Toutefois, il semble que l'épreuve des écrivains beurs soit encore plus nébuleuse et complexe, et leur identité par la langue encore plus ambiguë puisqu'il ne s'agit pas uniquement de concrétiser leur place au sein de la littérature française, mais de se définir eux-mêmes en tant qu'individus au sein de la culture française. Il est bien plus difficile d'adopter une vision claire et objective d'une communauté dont l'on fait entièrement partie mais qui nous exclut. Ainsi, l'essence de l'écriture des Beurs diverge de celle des écrivains nord-africains nés et éduqués au Maghreb. Les Beurs sont nés en France, mais se retrouvent paradoxalement qualifiés de membres d'un groupe minoritaire en France. Cette contradiction est vivement illustrée dans les écrits d'Azouz Begag ainsi que dans son histoire personnelle.

---

[104] Hargreaves 4.

Azouz Begag

Azouz Begag, enfant d'immigrés algériens né dans un bidonville de la périphérie de Lyon, est aujourd'hui chercheur au CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique), sociologue et écrivain. Il a été nommé Chevalier de l'ordre national du mérite et Chevalier de la Légion d'honneur.[105] À l'âge de 48 ans, il a nommé ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances dans le gouvernement de Villepin. En 2005, Begag n'était alors que le deuxième enfant d'immigrés algériens à entrer dans un gouvernement français. D'après Nadja Bouzeghrane, son brillant parcours ne lui a pas fait oublier ses "origines modestes et il n'a pas coupé ses racines." Ses recherches se concentrent sur la mobilité des populations immigrées dans les espaces urbains et sur les différents problèmes auxquels sont confrontés les jeunes d'origine maghrébine. Ses romans autobiographiques mettent en valeur la culture d'origine de ces jeunes issus de l'immigration et leur proposent des modèles positifs d'identité.[106] Les efforts de Begag pour la communauté beur méritent d'être soulignés, mais nous ne parlerons pas ici de son travail d'un point de vue sociopolitique. Nous analyserons son rapport personnel à la langue française en tant qu'enfant d'immigré à travers l'un de ses romans. Nous verrons par la suite en quoi ces écrits se rapportent à la "crise d'identité linguistique" à laquelle de nombreux Beurs doivent faire face.

---

[105] Azouz Begag, Le gone du Chaâba (Paris: Éditions du Seuil, 1986) 3.

[106] Nadjia Bouzeghrane, "Azouz Begag, le sociologue et romancier d'origine algérienne nommé ministre," le 8 juin 2005, Sétif Info, le 28 avril 2009 <www.setif.info/article171.html>.

Le gone du Chaâba

Begag a publié plusieurs romans ayant trait à la vie des Beurs en France. Il aurait été fascinant d'explorer la relation entre l'auteur et la langue française dans toute son oeuvre, mais cela nécessiterait un travail de recherche de plus grande envergure. La raison pour laquelle nous avons décidé de nous inspirer principalement de son roman intitulé Le gone du Chaâba dans ce chapitre est que ce livre dépeint particulièrement bien l'évolution de l'identité du personnage principal, un petit garçon français d'origine algérienne, et sa découverte de soi-même à travers le français.

Le gone du Chaâba est le premier roman de Begag, et a d'abord connu un véritable succès de librairie, puis, en 1997, a été adapté au cinéma.[107] Cette œuvre dépeint la vie au Chaâba, un bidonville de la banlieue de Lyon dans lequel le narrateur a grandi. La description qu'il en fait est une sorte d'état des lieux qui nous permet de mieux comprendre le contexte dans lequel le personnage principal évolue: les frêles maisons de béton délabrées des habitants du Chaâba,[108] le manque d'hygiène,[109] d'électricité[110] et d'eau courante. Ce roman autobiographique de Begag "s'inspire de son enfance dans un bidonville de Lyon et raconte sa volonté de s'en sortir par la réussite scolaire."[111] Begag affirme que le fait que ses parents aient tous deux été analphabètes est l'élément clé de son désir d'exceller à l'école. Ses parents n'étaient jamais allés à l'école et c'était lui,

---

[107] Le gone du Chaâba, dir. Christophe, perf. Ruggia Bouzid, Negnoug Nabil, Ghalem Galamelah et Lagra Kenza Bouanika, DVD, Films Christiani, 1998.
[108] Begag 11.
[109] Begag 12.
[110] Begag 81.
[111] Bouzeghrane.

encore enfant, qui enseignait à son père à lire et à écrire; un "monde à l'envers."[112] Le roman montre ainsi le conflit larvé entre les générations, qui est généré par la scolarisation obligatoire.

Le père de Begag, l'idée du retour au pays

Malgré les efforts de Begag, son père était fort réticent à l'idée d'apprendre le français: "À quoi bon, disait-il, nous ne sommes là que pour quelques années, après nous allons rentrer chez nous, bien au chaud." Begag ajoute pourtant que son père insistait pour que ses enfants travaillent bien à l'école afin qu'ils puissent se construire une vie meilleure.[113] Comme nous l'avons mentionné ci-dessus, les premiers immigrants d'Algérie étaient souvent des paysans saisonniers qui venaient en France gagner un peu d'argent pour ensuite retourner à leur pays et s'occuper de leurs familles. Pour ces immigrants, un tel rythme de vie ne procurait pas le sentiment de faire partie de la société française. Ainsi, nous pouvons comprendre pourquoi l'apprentissage de la langue n'était pas l'une de leurs priorités. Le père de Begag nous rappelle cette idée. Il a voulu partir en France pour trouver un travail et économiser afin de faire bâtir une maison en Algérie. Bien que son fils Azouz soit né en France, lui ne se sent absolument pas Français et vit encore dans l'illusion qu'ils retourneront un jour tous "au pays." Cela justifie certainement son manque d'intérêt vis-à-vis du français. Il se pose probablement la question: "Pourquoi s'investir totalement dans une langue et une culture inconnue si l'on n'a pas l'intention de les adopter et de rester dans le pays?" Dans un sens, la distance qu'il veut garder par rapport au français nous confirme que la langue est l'un des moules

[112] Bouzeghrane.
[113] Bouzeghrane.

de notre identité. Ne pas accepter le français, c'est refuser d'être perçu comme Francophone, ou comme Français. Il est tout de même intéressant de noter que le père de Begag, bien que convaincu que la famille retournerait un jour vivre en Algérie, voulait absolument que ses enfants réussissent à l'école française. Était-ce parce qu'il voulait tout simplement qu'ils s'habituent à bien travailler, ou plutôt parce qu'inconsciemment, il savait que ses enfants risquaient de ne pas vouloir quitter la France puisque que c'était le pays où ils avaient grandi et que le français était la langue qui les avait vu s'épanouir, s'éveiller et se construire une personnalité forgée autour d'une identité? Il est difficile de répondre concrètement à cette question, mais il est certain qu'en tant que père, il a sûrement voulu s'assurer que s'ils finissaient par rester en France, ses enfants seraient capables de réussir socialement et de se construire une vie loin des bidonvilles.

Le choix de l'arabe ou du français

Au risque d'offusquer certains, Begag n'a nullement peur d'exprimer son opinion publiquement. En dépit de ses origines, il ne jouit guère du soutien inconditionnel de la communauté maghrébine à cause de son point de vue trop libéral aux yeux des Islamistes.[114] Néanmoins, cela ne l'empêche aucunement de cultiver une relation intime avec sa culture d'origine ainsi qu'avec la langue de ses parents. Amr Zoheiri note que bien que Begag soit né à Lyon, "l'odeur de ses origines" abonde dans ses œuvres.

---

[114] Un article tiré de l'hebdomadaire Al Ahram Hebdo le 26 septembre 2007 sur le site de la Fondation Méditerranéenne d'Études Stratégiques mentionne l'une de ses citations provocatrices: "La religion musulmane compte autant de pratiquants non-croyants que de croyants pratiquants." Ce genre de remarques lui aliène de nombreux musulmans en France. Amr Zoheiri, le 26 septembre 2007, Al Ahram Hebdo, Fondation Méditerranéenne d'Études Stratégiques, avril 2009 <http://www.fmes France.org/article.php3?id_article>.

Zoheiri va jusqu'à comparer la relation qu'entretient Begag avec ses origines et avec le français à la relation qu'Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor entretiennent avec leurs origines et avec le français. Césaire et Senghor ont su tous deux nous faire goûter à leurs cultures et à leurs origines à travers une langue autre que celle de leurs ancêtres: le français. Césaire et Senghor n'ont certes pas fait le choix d'écrire en français au hasard. C'est à travers le français qu'ils se sont embarqués dans la redécouverte de leurs origines. Le sujet de la négritude s'étend bien au-delà de notre étude, mais il est impératif que nous nous rappelions le rôle majeur qu'a su jouer la négritude dans le développement de l'identité de nombreux écrivains francophones dont les origines étaient autres que françaises.

Begag semble persuadé que, d'une manière générale, les Arabes rencontrent des difficultés lorsqu'il s'agit de "dévoiler leur intimité" et qu'il leur est plus facile de ne pas en parler, d'éviter de mettre leurs pensées, leur raisonnement ou leurs sentiments à nu. Il ajoute qu'"ils ont appris à avoir trop de secrets" et que cela représente une véritable entrave à la conscience de soi-même. Enfin, Zoheiri cite Begag, qui a déclaré que chez les Arabes, le silence est la règle d'or dans toutes les relations humaines: "Il y a des codes de fonctionnement des relations sociales trop hermétiques, voire schizophréniques."[115] Cela explique partiellement la distance que la langue arabe tend à garder vis-à-vis des sentiments de l'auteur et sert également à nous éclairer quant au choix de nombreux auteurs de langue arabe de faire couler leur encre en français. Nous reviendrons plus en

[115] Zoheiri.

détail sur la question de ce choix dans le chapitre suivant, dans notre étude de Chahdortt Djavann.

L'identité: bien plus qu'une entité

Begag se dit fier d'être français et ne nie cependant jamais ses origines arabes. Son rôle dans le gouvernement français a été très complexe et Zoheiri nous informe que les critiques qu'il a faites au sujet de ses collègues dans le gouvernement ont donné naissance à sa réputation de "mouton noir." Begag ne semble pas être découragé par ce genre de remarques provocatrices et proclame: "Je suis un homme libre et je refuse de me soumettre au formatage effectué par la société." Il ne veut ni être un label de la République française, ni le défenseur universel de la communauté arabe en France. Il semble plutôt se considérer comme un médiateur entre ces deux identités. En outre, faire partie de l'une ne signifie pas nécessairement être exclu de l'autre. Zoheiri ressasse une analogie de Begag qui illustre parfaitement la notion d'une identité qui ne se définit non pas par une culture particulière et par l'usage d'une langue unique, mais comme un ensemble d'entités culturelles et linguistiques qui forment un tout:

> Je pense que l'identité a un noyau et autour de ce noyau, il y a un satellite. Le noyau est toujours le même et le satellite évolue en fonction du contexte, du pays, des rencontres, des milieux sociaux, des critères personnels. Mais en fin de compte, le noyau plus le satellite forment l'identité. Le noyau est ce qui fait remonter le temps. Le satellite est ce qui permet de faire avancer l'identité vers la modernité. C'est pour cela que je trouve idiot de créer un ministère de l'Identité nationale. L'identité a besoin de s'ouvrir tous les jours.[116]

[116] Zoheiri.

Ce que Begag met en valeur par cette image est que l'identité n'est pas une seule entité stable, continue, définie et inaltérable. Elle est en réalité la somme ou plutôt le produit de la mémoire, de la culture et de la langue d'origine avec l'environnement dans lequel l'individu évolue. Notre environnement n'est jamais inactif; il est continuellement en mouvement. Les personnes et les éléments qui nous entourent changent eux aussi: nos parents vieillissent, nos enfants grandissent, nos gouvernements changent, parfois, notre profession aussi change, notre situation géographique, etc. Autrement dit, une personne naît avec certains traits physiques et psychologiques, ainsi qu'une personnalité qui la définit fragmentairement. Ces éléments sont certes de valeur inestimable dans la quête de soi-même, mais ils ne représentent en réalité qu'une fraction de l'identité. Ils sont indispensables à la création d'une mémoire, d'un point de repère; ils sont le noyau de l'identité, ils sont les caractéristiques plus ou moins inchangés et inébranlables de l'identité. Toutefois, le satellite, qui n'est nul autre que le contexte de notre existence, est la direction essentielle vers laquelle notre identité se dirige. Le noyau et le satellite sont interdépendants; sans l'un, l'autre ne saura jamais constituer une identité à part entière.

Si Begag trouve la notion de la création d'un ministère de l'Identité nationale quelque peu fantaisiste, c'est parce qu'il n'existe pas d'identité française unique et inaltérable. Même si nous nous imaginions une France dépourvue d'immigrés, le concept d'une identité nationale non hétéroclite reste utopique puisque chaque individu développera un noyau différent de celui de ses concitoyens et évoluera inévitablement dans un environnement divergent (si ce n'est pas la langue qui diffère, ce sont les valeurs

familiales, l'éducation, la région dans lesquelles l'enfant grandit). Toutes ces variables sont élémentaires et nécessaires dans la définition de l'identité d'un être.

Francophone vs non Francophone

Dans le cas des immigrants issus de pays non francophones, l'apprentissage de la langue du pays hôte est l'une des variables fondamentales dans le processus du moulage de l'identité. Dans le cas d'immigrants issus de pays francophones, la langue française n'est pas directement une variable dans ce moulage, mais son usage représente néanmoins une nouvelle étape indispensable dans le parcours du satellite qui constitue la périphérie de l'identité. Prenons l'exemple d'un individu francophone issu d'un pays du Maghreb venant s'installer en France. Son aisance en français lui sera certainement d'un grand secours. Elle lui facilitera sans aucun doute la recherche d'un emploi (par opposition à l'un de ses compatriotes qui serait incapable de parler français), pourra servir à accélérer la procédure de la naturalisation, ou bien, dans le cas d'un enfant, sera un facteur déterminatif de ses résultats scolaires. Il ne nous faut toutefois pas supposer que parler français représente l'accès ultime à une culture et à une "identité française." Parler la langue est nécessaire, mais n'est visiblement pas suffisant. Bien que ces Francophones aient l'avantage de pouvoir communiquer plus facilement dès leur arrivée en France, leur identité à travers le français est grandement affectée par le changement d'environnement. Avant d'arriver en France, le français n'était pour la plupart d'entre eux qu'une langue apprise à l'école, la langue de l'éducation, le rappel de la présence française durant la période de la colonisation française, et peut-être la langue de certaines activités extrascolaires ou intellectuelles et de documents officiels et d'institutions. Cependant, ce n'était pas la langue qu'ils employaient au sein de leur foyer. Ce n'est ni la langue de leurs parents, ni celle de leurs amis en dehors de l'école, ce n'est pas la

langue qui parcourt les rues de leurs villages: ce n'est en général pas la langue de leurs émotions et de leurs pensées. Ainsi, nous pourrions en venir à la conclusion que la relation qu'ils entretiennent avec le français avant leur arrivée en France est plutôt neutre (voire sommaire), concrète et ne déborde pas d'attaches profondément sentimentales puisque son rôle est relativement plus fonctionnel que celui d'une langue maternelle. Dès leur arrivée en France, cette relation au français commence graduellement à se transformer. Il ne s'agit plus simplement de communiquer par le français, mais de se retrouver dans le français. La fonction de la langue n'est plus la même; l'immigrant doit à présent se redéfinir par une langue qui ne lui est plus secondaire mais primaire (non pas dans le sens habituel du terme "langue primaire," mais dans le sens de la priorité compte tenu du contexte). Au fur et à mesure, les mots en français donnent forme à de nouvelles significations, de nouveaux concepts, de nouveaux sentiments qui étaient auparavant inaccessibles à l'individu dans son pays d'origine. Le français devient petit à petit un point de repère, une manière de raisonner et de s'exprimer, et finalement, un moyen de se définir. L'individu peut en quelque sorte se redécouvrir par le français dans son nouvel environnement; il se perçoit différemment et perçoit également la langue autrement.

L'écriture de Begag

Le style de Begag est riche en variations stylistiques; l'auteur donne vie à l'esprit de ses personnages par sa façon d'exprimer leurs voix en utilisant différents registres et néologismes "bouzidiens."[117] Le narrateur fait usage d'un français plutôt soutenu, mais

[117] Begag 235.

incessamment saccadé par des translittérations de mots français dans l'accent arabe.[118] Begag a su incorporer l'essence du parler français des Arabophones dans ce récit. À peine le lecteur commence-t-il à se laisser bercer par les phrases imagées et au vocabulaire plus ou moins recherché, et par moment poétique, de Begag, qu'un mot inconnu au lecteur non arabophone (ou du moins étranger au dictionnaire français) lui rappelle la voix - et nous le verrons plus tard, l'identité - double de l'auteur. À plusieurs reprises, Begag précise la traduction d'un terme translittéré entre parenthèses au cas où ce dernier paraîtrait trop abstrait à l'oreille et à l'œil du lecteur: "le baissaine (le bassin),"[119] "Grand-Bandit (Garibaldi),"[120] "moufissa (mauvais sang)."[121] Ces précisions de termes non systématiques illustrent le fait que Begag ne cherche aucunement à exclure les Francophones qui ne comprennent pas l'arabe. Pour le lecteur arabophone, ces parenthèses sont un rappel que ce roman n'est pas exclusivement destiné à un public arabophone. Néanmoins, mis à part le guide et les petits dictionnaires de vocabulaire bouzidien inclus à la fin du livre, Begag fait usage de certains mots arabes tels que "rachema"[122] et d'expressions arabes traduites littéralement en français: "Qu'Allah te

---

[118] Dans l'édition du Seuil, les dernières pages du recueil (Le gone du Chaâba) contiennent un "guide de la phraséologie bouzidienne" (page 233) qui constitue un véritable trésor pour le Francophone non arabophone. Ce guide explique que "La langue arabe comporte des consonnes et des voyelles qui n'ont pas toujours de correspondance dans la langue française. Elle n'a, par exemple, pas de lettre P ou V, pas plus que de sons ON, IN, AN ou bien U." Cette édition offre également au lecteur un "petit dictionnaire des mots bouzidiens" qui représente le parler des natifs de la ville natale de son père, Sétif. Begag 235.

[119] Begag 9.

[120] Begag 17.

[121] Begag 21.

[122] Begag 101.

crève les yeux" ou encore: "J'espère que ta baraque va brûler cette nuit,"[123] d'une manière qui suggère qu'il s'attend à ce que le lecteur comprenne exactement ce qu'il entend par cela sans avoir à lui proposer de traduction. Le roman ne pourrait pas exactement être qualifié de bilingue, mais il est indéniable qu'être bilingue (maîtriser le français et l'arabe) facilite largement l'interprétation de l'humour et du message de Begag. Cette ambivalence linguistique témoigne en l'occurrence de l'identité ambivalente de l'auteur. Il est nécessaire ici de nous poser la question suivante: quel est le message que l'auteur tente de passer à ses lecteurs par le moyen de la langue? Pour répondre à cette question, il nous faut premièrement identifier les lecteurs potentiels de son roman. Cet ouvrage est une lecture facile et plus ou moins accessible aux lecteurs francophones de tous âges et de toutes origines, mais il faut admettre qu'il semble directement viser les jeunes maghrébins à la recherche de leur identité, ou peut être cherche-t-il à humaniser les Maghrébins aux yeux des lecteurs français qui ne sont pas issus de l'immigration maghrébine et qui ont pu développer, à travers les médias, une image mentale négative de ces jeunes.

Le gone du Chaâba est un roman d'initiation car il suit le parcours d'un petit garçon lyonnais d'origine algérienne vers la découverte de ses origines et de son identité. Le personnage principal, qui ne porte pas le même nom et prénom que l'auteur par hasard, grandit dans un environnement multiculturel et plurilingue à travers lequel il cherche à se définir. À la maison, les croyances musulmanes et traditionnelles de ses

[123] En arabe, ces expressions à l'allure cruelle et violente ne sont pas supposées être interprétées de manière littérale. L'arabe est une langue très imagée. Elle abonde d'expressions métaphoriques et d'allégorie. Begag 9.

parents jouent un rôle primordial dans le développement de sa pensée et de son raisonnement. L'épisode des "djnoun" (les esprits malins)[124] illustre combien ces croyances sont enracinées dans son identité. Cependant, entre ces superstitions traditionnelles, les mots français "arabisés" de ses parents et l'odeur de chorba qui flotte dans l'atmosphère du Chaâba,[125] le petit Azouz va à l'école où il rédige des compositions en français, puis écoute le "hit-parade" à la radio[126] et regarde des émissions télévisées durant son temps libre. Son univers n'est ni entièrement français, ni entièrement arabe. Il vit dans un monde hybride qui existe entre deux cultures où modernité et tradition, français et arabe, ne sont jamais clairement délimités. À la maison, sa mère lui lance des insultes qui oscillent entre l'arabe ("hallouf ")[127] et un français arabisé ("finiane" pour dire fainéant).[128] À l'école, Azouz entend les autres élèves employer une multitude de mots qui lui sont inconnus. Il a honte de ne pas comprendre, et il lui arrive parfois d'employer des mots du Chaâba et des termes qu'il ne connaît qu'en arabe lorsqu'il s'adresse à son maître d'école. C'est précisément ce sentiment d'ignorance et d'infériorité linguistique par rapport aux Français qui a déclenché son désir de "changer de peau" et d'être dans les premières places du classement, "comme les Français."[129] Il est normal qu'il ait tant de difficultés à différencier le français de l'arabe étant donné les mélanges linguistiques qui s'effectuent chez lui et qui finissent par donner naissance à un

---

[124] Begag 13.
[125] Begag 62.
[126] Begag 13.
[127] Begag 51.
[128] Begag 30.
[129] Begag 58.

vocabulaire nouveau qui n'est ni tout à fait français ni tout à fait arabe. Le protagoniste prend rapidement conscience du fait que sa définition de soi-même repose largement sur sa réussite scolaire et non pas simplement sur ses origines arabes ou son statut social (le fait qu'il habite au Chaâba) malgré ce que ses cousins et ses camarades de classes arabes pensent. Mais il est évident qu'il considère les enfants français comme plus aptes que les Arabes à l'école. Le but personnel qu'il se fixe est basé sur l'hypothèse que les Français sont naturellement meilleurs à l'école et que les Arabes y finissent souvent derniers. Il aimerait par conséquent prouver que lui aussi, comme les Français, est capable d'obtenir de bonnes notes et de rédiger une composition exemplaire en dépit du fait qu'il soit arabe: "Je veux prouver que je suis capable d'être comme eux. Mieux qu'eux. Même si j'habite au Chaâba."[130] Avant cette décision, l'auteur nous aide à découvrir l'ambiance qui règne dans la salle de classe, et qui a certainement dû contribuer à son initiative. En classe, une discussion s'est engagée entre les élèves français et le maître, mais le narrateur déclare que les Arabes de la classe, eux, n'avaient absolument rien à dire.[131] Pourtant, lui, reste attentif et son manque de participation n'est justifié non par son ignorance, mais par sa peur de ne plus appartenir au groupe auquel il pense faire partie. En effet, lorsque Azouz obtient la deuxième meilleure note de la classe pour la composition qu'il a écrite dans le cours de son professeur principal M. Grand, la mention

[130] Begag 58.
[131] Begag 57.

"Très bon travail. Élève intelligent et travailleur,"[132] qu'il a hâte de montrer à son père, est vue comme une forme de trahison par ses camarades arabes.

Moussaoui, Nasser et deux autres élèves algériens de sa classe s'approchent un jour de lui pour lui crier qu'il n'est pas un Arabe et qu'il n'est pas comme eux. Le petit Azouz tente de se défendre contre cette injure faite à ses origines, mais il se rend compte qu'il est véritablement différent de ces garçons-là,[133] car il ne pense pas qu'être arabe soit incontestablement synonyme d'être inéduqué. Il ne veut pas être mauvais élève et il ne veut pas laisser Nasser copier sur lui durant les compositions. Or, d'après ses camarades, cela le disqualifie en tant qu'Arabe. Selon leurs critères, les Arabes sont censés être les derniers de la classe, doivent faire preuve de solidarité et travailler collectivement durant les compositions sans se soucier des règles et de la morale de l'éducation française. Ces jeunes garçons sont convaincus que si leur ami Azouz est bon élève et qu'il fréquente des Français à la cour de récréation, alors il lui est impossible d'être dans le camp des Algériens. Massaoui lui explique: "Je ne veux pas me battre avec toi […] parce que tu es Algérien. Mais faut savoir si t'es avec eux ou avec nous!"[134] Azouz finit tout de même par choisir de sacrifier sa réputation auprès des siens en s'asseyant à côté de Jean-Marc Laville, premier de la classe.

Aux yeux de l'auteur, le succès scolaire de son personnage principal dans le système français représente beaucoup car il est le symbole du mérite et de la dévotion. Quand son camarade de classe lui reproche de ne pas être un Arabe étant donné qu'il

---

[132] Begag 86.
[133] Begag 91.
[134] Begag 92.

n'est pas dans les derniers de la classe, Azouz lui répond "Non, je suis un Arabe. Je travaille bien, c'est pour ça que j'ai un bon classement. Tout le monde peut être comme moi."[135] L'auteur, Begag, n'a pas inséré cette phrase au hasard. Cela fait partie de son message; il veut faire comprendre à ses jeunes lecteurs d'origine maghrébine qu'il leur est à eux aussi possible de prendre leur vie en main et que cela commence par l'éducation. Ce message suggère aussi que leur identité ne réside pas dans la négation des valeurs intellectuelles. Begag veut se prouver, se définir comme Djebar qui dit, elle aussi: "Le français n'est pas ma langue, mais je vais être la meilleure. Si je suis la meilleure dans cette langue, ce sera une manière de montrer qu'à travers moi tous les miens sont aussi bons que vous."[136] L'approche de Djebar diffère toutefois de celle de Begag. À travers ses romans autobiographiques, Begag exhibe un attachement sentimental et nostalgique au français. Le français est la langue qui le voit grandir, la langue de sa scolarisation et de sa vie sociale (en dehors du contexte familial), et pour l'auteur, c'est aussi la langue maternelle de son épouse, ainsi que celle de sa carrière professionnelle en tant que chercheur et écrivain. Il ne serait par conséquent pas déraisonnable de penser qu'une grande partie de son identité sociale et de son identité personnelle[137] est étroitement liée au rapport qu'il a entretenu et entretient aujourd'hui

---

[135] Begag 102.

[136] Gauvin 28.

[137] Nous aimerions faire ici une distinction entre les termes "identité sociale" et "identité personnelle." Nous définissons l'identité sociale d'un individu comme l'image qu'il projette de lui-même dans la société dans laquelle il vit. Cette identité est, à un certain degré, superficielle, car elle ne constitue pas nécessairement une représentation légitime de l'image que la personne a d'elle-même. L'identité personnelle est, elle, la conception interne de soi-même; elle se définit à un niveau plus profond que l'identité sociale car elle n'est pas nécessairement perçue par les membres de la société dans

encore avec la langue française. En contraste avec l'expérience du narrateur dans Le gone du Chaâba, il est intéressant de faire mention de l'ironie de l'expérience du romancier martiniquais Chamoiseau:

> À l'époque, lorsqu'on faisait une faute de français, on était poursuivi dans la cour de l'école par toute une meute d'enfants qui se moquaient de nous parce qu'effectivement, ne pas maîtriser le français était le signe d'une sorte de nègrerie, de basse condition.[138]

Pour lui, l'acquisition du français représente un vol d'identité. Alors que Chamoiseau est persécuté pour chaque faute de grammaire qu'il commet en français, Azouz lui, est harcelé par ses camarades maghrébins parce qu'il est trop bon élève et qu'à l'écrit, son français est irréprochable. Ces deux exemples paradoxaux attestent de sentiments et concepts opposés liés à l'usage du français dans des groupes minoritaires au sein de la société.

Bien évidemment, le héros du roman de Begag souffre beaucoup puisqu'il ne se sent accepté nulle part: "T'as une tête d'Arabe comme nous, mais tu voudrais bien être Français,"[139] "Faux frère! Fayot."[140] Puis, à l'école, le maître fait répéter à toute la classe: "Nous sommes tous descendants de Vercingétorix!" et Azouz étant fidèle à la parole de son maître, se laisse convaincre que lui et sa famille descendent également des

---

laquelle l'individu évolue. L'identité personnelle est principalement l'identité sur laquelle notre étude se concentre, car elle englobe les conflits internes liés à l'acquisition du français pour les enfants et les enfants d'immigrants, et nous permet de représenter plus justement le parcours des auteurs choisis.

[138] Gauvin 36.

[139] Begag 102.

[140] Begag 103.

Gaulois.[141] Il n'est pas surprenant que cette dichotomie identitaire soit quelque peu déroutante pour le jeune garçon.

Azouz vit dans les mêmes conditions que ses camarades maghrébins du Chaâba, entend parler la même langue à la maison et partage les mêmes croyances que leurs familles. Il nous raconte notamment les périples de sa circoncision et exprime son désarroi quant aux doutes que son comportement suscite dans l'esprit de ses cousins: "Si! Je suis un Arabe et je peux le prouver: j'ai le bout coupé comme eux, depuis trois mois maintenant. C'est déjà pas facile de devenir arabe, et voilà qu'à présent on me soupçonne d'être infidèle."[142] Puis, plus tard, il ajoute qu'ayant déjà passé et survécu cette épreuve douloureuse, il est indiscutablement titulaire du "diplôme d'Arabe."[143] Le jeune garçon est pourtant traité d'espion par les "siens" et se sent différent de tous ses petits camarades maghrébins. Il est né en France, il est donc Français, mais ses parents sont tous deux Algériens et parlent principalement arabe à la maison tandis que lui est ostensiblement plus à l'aise en français. Physiquement le protagoniste ressemble à un Algérien, mais à l'école, il se sent plus proche de ses petits camarades français que de ses confrères arabes: "Je joue toujours avec les Français pendant la récré. J'ai envie de leur ressembler. J'obéis au doigt et à l'œil à M. Grand."[144] Il veut se conformer à la morale, bien travailler à l'école pour réussir dans la vie et désire se fixer l'objectif d'être accepté par les enfants français en tant que Français et non pas comme Maghrébin (puisque ce

[141] Begag 60.
[142] Begag 103.
[143] Begag 109.
[144] Begag 103.

terme, dans l'environnement d'Azouz, est systématiquement associé aux derniers de la classe).

Les fonctions de l'usage du français dans le roman de Begag sont diverses. Tout d'abord, le français est la langue primaire du personnage principal. Bien que cela ne soit pas le cas pour ses parents, c'est la langue dans laquelle il arrive à mieux s'exprimer, et celle dans laquelle il reçoit son éducation et découvre la culture du pays qui l'a vu naître. Le français joue un rôle parfois contradictoire chez le narrateur. Il est certes l'outil qui l'enracine à la culture et à l'histoire de l'Hexagone, mais il est également la frontière qui sépare ses parents de son éducation, et probablement directement de lui-même. Quand Azouz annonce à son père Bouzid qu'il passe en sixième, son père le félicite d'abord, puis se retourne pour demander à la sœur d'Azouz la signification du terme "sizim."[145] Après son départ du Chaâba, au lycée, les notes d'Azouz étaient en chute par rapport aux notes qu'il avait réussi à obtenir aux compositions de M. Grand au collège: "Les Français écrivaient mieux que moi. M. Loubon avait un peu de regret. Il devait me croire incapable d'avoir des idées originales parce que mes parents étaient analphabètes. J'en ressentais une certaine amertume."[146] L'amertume que le narrateur évoque ici pourrait être interprétée de différentes manières mais l'ordre des deux dernières phrases porte à croire que le narrateur rejette en partie la responsabilité de ses lacunes en français sur l'illettrisme de ses parents. Les parents qui parlent et écrivent le français seront logiquement plus aptes à aider leurs enfants avec leurs devoirs et à comprendre le

[145] Begag 194.
[146] Begag 213.

système d'éducation français et s'intéresseront conséquemment plus facilement à leurs études. Ainsi, il n'est pas surprenant que beaucoup d'élèves dont les parents sont analphabètes aient des difficultés à l'école. Le cas du narrateur diffère cependant du cas d'autres enfants du Chaâba. Bouzid, le père d'Azouz, le soutient dans son travail scolaire. Alors que la mère du petit garçon le poussait à aller travailler au marché avec ses petits camarades pour gagner un peu d'argent, son père lui confiait: "Je préfère que vous travailliez à l'école. Moi je vais à l'usine pour vous, je me crèverai s'il le faut, mais je ne veux pas que vous soyez ce que je suis, un pauvre travailleur."[147] Son père aimerait voir ses enfants réussir à l'école afin d'avoir une bonne carrière et pour qu'ils n'aient jamais à se soucier de leur survie. Pour d'autres, comme Hacène, le cousin d'Azouz, l'école ne sera peut-être jamais un moyen de s'en sortir dans la vie puisqu'ils ne reçoivent absolument aucun soutien de la part de leurs parents. Au contraire, leurs parents perçoivent l'école comme une perte de temps: "Allez vous amuser dehors avec vos cahiers" s'exclame le père de Hacène alors que le garçon faisait ses devoirs au milieu de la maison quand son père regardait la télévision.[148]

Dans son enquête intitulée "Les dérouilleurs" (portant sur des quadragénaires issus de l'immigration maghrébine, ayant grandi dans des cités HLM et qui ont réussi socialement), Begag analyse les facteurs qui ont conduit à la réussite de ces individus. Cette étude mène aux conclusions suivantes: la plupart des individus sur lesquels Begag a enquêté ont eu très tôt dans leur vie, à l'aube de leur adolescence, des occasions de sortir

---

[147] Begag 21.
[148] Begag 79.

de leur quartier et de leur milieu. Ils n'ont donc pas peur d'être ailleurs avec des gens différents.[149] Dans Le gone du Chaâba, cette occasion de quitter son quartier et le milieu du bidonville est donnée au personnage principal par sa performance scolaire. Son don d'écrivain est potentiellement l'instrument qui pourrait lui permettre de sortir du cercle vicieux de la pauvreté; il pourrait poursuivre des études supérieures et trouver un emploi bien rémunéré. L'autre conclusion tirée de l'enquête de Begag et pertinente à notre recherche est la suivante:

> Ce sont des gens qui ont trouvé sur leur chemin des personnes-relais qui les ont aidés à "traverser le périphérique," à passer d'un monde à l'autre (un éducateur, un enseignant, un employeur)…Une rencontre qui a transformé leur vie et qui leur a donné un sentiment très important pour aller de l'avant: la confiance.[150]

Dans le roman de Begag, le personnage principal croise le chemin de Monsieur Loubon, un instituteur qui s'intéresse au jeune garçon et l'encourage à découvrir son patrimoine algérien. Cette rencontre est révélatrice pour Azouz, car elle l'aide à prendre conscience de l'importance de ses origines et le rend fier d'être arabe. C'est d'ailleurs après une conversation avec Monsieur Loubon qu'Azouz déclare qu'il voudrait un jour devenir "président de la République algérienne."[151]

La mère du narrateur parle très peu le français, mis à part les quelques mots que ses enfants lui avaient appris, et se vexe quand Azouz tente de corriger sa

---

[149] Bouzeghrane.
[150] Bouzeghrane.
[151] Begag 207.

prononciation.[152] Azouz précise d'ailleurs qu'elle emploie le français uniquement lorsqu'elle en est contrainte,[153] certainement parce qu'elle ne l'a jamais appris à l'école et qu'elle a rarement eu besoin de l'employer dans la vie courante puisqu'elle ne quittait que rarement le Chaâba. Le père d'Azouz, Bouzid, a lui aussi beaucoup de difficultés à s'exprimer éloquemment en français.[154] Tout ce qui compte pour Bouzid, c'est le fait que sa mission soit accomplie. Il était venu en France pour donner une chance à ses enfants de sortir du cycle de la pauvreté, et quand il a vu que son fils continuait à recevoir de bonnes notes à l'école, et plus particulièrement à ses dissertations en français, cela n'a fait que confirmer sa réussite en tant que parent: "Il est fier. Ses enfants ne seront pas manœuvres comme lui. Un jour, ils porteront la blouse blanche de médecin ou d'ingénieur et retourneront à Sétif. Riches. Ils bâtiront une maison."[155] Il a conscience que l'apprentissage et la maîtrise du français sont en grande partie les instruments clé du succès de ses enfants au sein de la société française.

Le français ne se suffit pas à lui-même

Pour les enfants français d'origine maghrébine, l'emploi et la maîtrise du français ne suffisent pas à se construire une identité à part entière. Il semble que la question de l'identité des immigrants se pose moins lorsqu'il s'agit des deuxièmes et des troisièmes générations d'immigrants maghrébins en France (par opposition aux premières générations). Pourtant, la langue reste un élément vital dans la formation de l'identité de ces Français. Dans un essai intitulé Maghrebians via French, Dawn Marley se demande

---

[152] Begag 140.
[153] Begag 141.
[154] Begag 17.
[155] Begag 220.

s'il est possible d'être ethniquement maghrébin et linguistiquement français. Pour répondre à cette question, elle fait référence à une enquête faite auprès d'un échantillon de jeunes Français d'origine maghrébine dans des universités en France. La plupart des interviewés, même en ayant grandi en France, affirment parler en arabe à la maison avec leurs parents. Ils cherchent à entretenir la langue qui leur permet d'exprimer la culture de leurs racines. Dans le cadre de ce questionnaire, Marley insiste sur le fait que les témoignages de ces étudiants sont très diversifiés et qu'il n'existe pas d'identité objectivement maghrébo-française. Elle compare trois exemples distincts. Dans un premier cas, l'étudiante se considère avant tout maghrébine: "Je suis Maghrébine d'abord car je le sens et je le vis. Ensuite Française parce que je m'appelle Samia *née* en France […]. L'endroit de naissance ne peut pas être comparé à une culture qu'on expérience [*sic*] tous les jours à la maison."[156] La culture dont elle parle est tout d'abord transmise par l'usage de la langue arabe et des expressions de la vie quotidienne. Par ailleurs, le nom de la jeune femme est un rappel indéniable et constant de ses origines.

Dans le deuxième exemple, l'étudiant se sent d'abord français: "Je suis français, et je suis né en France et la France est mon pays. Cependant le Maroc est le pays de mes racines, et je suis obligé d'irriguer mes racines en me plongeant chaque année dans la mer Méditerranée qui embrasse la ville de mon pays."[157] Ce cas de figure illustre l'importance du sentiment d'appartenance et de fidélité au pays qui nous a vu naître. Pour certains, la

---

[156] Dawn Marley, "Maghrebians via French," The French Language and Questions of Identity, éd. Wendy Ayres-Bennett et Mari Jones (Oxford: Legenda, 2007) 185.

[157] Marley 185.

langue dans laquelle ils se construisent représente elle même leur pays natal (comme pour Begag). Pour d'autres, c'est la langue de leurs parents et de leurs racines qui constitue la mère patrie.

Le troisième exemple du questionnaire révèle l'incertitude identitaire de l'étudiant: "Quand je me regarde dans le miroir, il est évident que je suis maghrébin mais j'ai connu que la France."[158] Ce dernier cas dépeint malheureusement la situation de beaucoup de jeunes Français d'origine maghrébine en France. Même s'ils se considèrent maghrébins (et que leurs compatriotes français les considèrent souvent également maghrébins bien qu'ils soient conscients du fait qu'ils sont nés en France) tout en ayant grandi en France, ces jeunes se rendent à l'évidence que la réalité n'est pas telle quand ils retournent au pays de leurs racines. Ils se rendent compte que la réalité culturelle du pays de leurs parents est très différente de la leur. Ils réalisent que leur mentalité se rapproche plus de celle des Français que de celle des habitants du pays de leurs origines. Souvent, ils ne se sentent pas chez eux au Maghreb (puisqu'ils n'y ont en réalité jamais vécu), et le fait que leur maîtrise du français excède leurs compétences linguistiques en arabe ne fait que confirmer ce sentiment de séparation. Ils se voient toujours différents des autres Français de France, mais davantage exilés culturellement du Maghreb.[159] Cela a aussi été le cas des adeptes de la négritude, lorsqu'ils sont allés en Afrique pour renouer avec leurs racines.

Ainsi, il existe une identité à travers l'usage du français pour les Français d'origine maghrébine, mais elle contient de nombreux conflits. Le français garde une

[158] Marley 185.
[159] Marley 189.

grande influence sur leur identité, mais il ne peut nullement assumer à lui seul le rôle d'une identité à part entière. Cette identité n'est pas un facteur de stabilité et de confiance en soi. Cependant, Begag oblige son lecteur à se poser des questions sur sa propre identité et sur son rapport avec la langue et l'inspire à trouver lui-même les réponses qui pourraient l'aider à résoudre ses conflits de biculturalité. Begag suggère que la résolution de ces conflits renforce l'individu et le munit d'une résistance plus grande. Le message de Begag va néanmoins au-delà de l'identité des Maghrébins; il s'étend à tous les enfants et aux adolescents à la recherche de leur place au sein de la société française.

Chapitre 4: Chahdortt Djavann et les immigrés arrivés en France à l'âge adulte

L'arrivée en France à l'âge adulte

L'immigrant non francophone qui arrive en France à l'âge adulte doit faire face à de multiples obstacles. L'initiative (ou l'obligation) de quitter son pays natal pour aller vivre en France se traduit inévitablement par une redécouverte de soi-même dans un contexte jusqu'à présent peu familier et même parfois complètement inconnu. Cette réadaptation à une nouvelle société à l'âge adulte peut s'avérer difficile pour ceux qui ont quitté leur famille, leurs amis, leur travail et l'environnement qui leur étaient familiers depuis des décennies. Hormis ces facteurs sociaux, le plus grand combat auquel l'immigré fait face est celui du maintien de son identité d'origine et le potentiel de la formation d'une nouvelle identité par le moyen de l'acquisition du français. Dans ce chapitre, nous suivrons le parcours de Chahdortt Djavann, une auteure iranienne ayant immigré en France à l'âge de vingt-cinq ans. À travers son roman intitulé Comment peut-on être Français? nous découvrirons quel rapport elle entretient avec le français comme langue seconde. Nous la suivrons dans son processus d'apprentissage de la langue et de la culture françaises, puis nous verrons comment elle a réussi à se forger une identité partiellement française à travers le français. Enfin, en nous appuyant principalement sur des exemples tirés de l'ouvrage de Djavann, nous démontrerons que l'apprentissage même du français n'est pas ce qui forme l'identité d'un être et qui le rend français, mais c'est à travers lui qu'un individu est capable d'apprendre à se définir en tant que Français.

L'intégration de l'adulte immigré par l'intermédiaire du français

En 2004, le nombre d'immigrés adultes vivant en France était estimé à 4,5 millions;[160] un chiffre qui représente un pourcentage non négligeable de la population totale du pays (près de 8%). Si la priorité de ces immigrants est de s'intégrer au pays d'accueil, il leur est impératif de prendre les mesures nécessaires pour apprendre et maîtriser le français. Dans notre second chapitre, nous avons illustré le rôle de la langue dans les politiques d'intégration. La langue est effectivement le moyen privilégié pour l'immigrant de participer activement à la vie nationale. En outre, sans une connaissance de la langue nationale, le nouvel arrivant s'isole, se marginalise et ne participe pas à la vie sociale de la société d'accueil,[161] Dans ce chapitre, nous verrons que l'individu qui maîtrise le français est muni d'un certain pouvoir sociopolitique qui lui permet d'être un membre productif de la société et le pourvoit de la capacité de se faire entendre. Archibald et Chiss déclarent que: "'La langue citoyenne' est une langue 'habilitante' qui devient l'outil utilisé pour favoriser l'implication personnelle et organisationnelle, l'engagement sociopolitique et la participation de la personne à la gouvernance de la société au sens large."[162] Ils ajoutent que l'État français s'attend à ce que toute personne qui aspire à la nationalité française s'assimile à la nation.[163] Il est donc nécessaire, pour participer à la vie politique du pays, de s'intégrer, et ce, en grande partie, par le moyen de la maîtrise du français. D'ailleurs, en France, le processus de naturalisation "met en jeu la capacité d'intégration du candidat à la naturalisation" étant donné que la décision des

[160] Archibald et Chiss 8.
[161] Archibald et Chiss 20.
[162] Archibald et Chiss 16.
[163] Archibald et Chiss 19.

autorités est souvent basée sur les connaissances de la langue française du candidat. Ce dernier peut être refoulé pour "défaut d'assimilation linguistique."[164] Le fait de ne pas réussir à obtenir la nationalité française dû à un manque de maîtrise du français pourrait tenir l'individu à l'écart de la société d'accueil. Seule une personne ayant une connaissance plus ou moins approfondie du français sera capable d'assumer un rôle civique au sein de la société française. Archibald et Chiss expliquent aussi qu'il existe un rapport direct entre la notion de "l'assimilation linguistique" et la participation civique d'un individu:

> Quel que soit le gouvernement, le cadre juridique met en valeur la langue nationale et reconnaît que celle-ci a une valeur stratégique par rapport au développement durable de la culture nationale et à la cohésion sociale du pays.[165]

Ce paragraphe souligne bien la portée de la langue sur l'identité sociale de l'immigrant. C'est principalement à travers le français que ce dernier pourra commencer à se définir en tant que membre indispensable d'une communauté et d'une société.

Dans son pays d'origine, en tant qu'adulte, la personne jouait un certain rôle dans son milieu social et professionnel. Une fois arrivée en France, elle se rend à l'évidence que ses fonctions ne sont plus les mêmes. Pour les travailleurs issus d'un pays non francophone et qui ont été mutés en France, les barrières à franchir ne sont pas aussi nombreuses que celles auxquelles se heurtent les immigrants venus sans travail. La profession d'un individu détermine souvent une grande partie de son identité. Ainsi, les immigrants arrivés en France avec un visa de travail ont l'avantage d'avoir un point de

---

[164] Archibald et Chiss 16.
[165] Archibald et Chiss 19.

repère (leur profession) pour se définir ou se redéfinir au sein de la nouvelle société. Nous verrons dans le roman de Djavann qu'être en "situation régulière" avec le gouvernement français ne suffit pas à trouver sa place dans la société.

Comment peut-on être Français?

Nous avons choisi d'étudier le cinquième roman de Djavann, intitulé Comment peut-on être Français?, car parmi tous les ouvrages de cet auteur, ce dernier, comme son titre l'indique, illustre parfaitement la question de l'identité des immigrants en France. En outre, ce roman insiste particulièrement sur l'importance de l'apprentissage du français dans le processus d'intégration en France, et du rapport avec la langue des immigrants arrivés en France à l'âge adulte.

Roxane, l'héroïne de Comment peut-on être Français?, vient en France sans sa famille et sans travail. Elle n'a non seulement aucun repère social, mais elle n'a pas non plus de point de départ, de point de référence dans la vie active française. Elle rencontre de nombreuses difficultés quand elle commence à chercher un travail. Dès son arrivée à Paris, la jeune femme se rend vite à l'évidence que dompter le français serait son seul moyen de s'intégrer à la culture de ce pays d'accueil. Elle avait déjà lu des traductions des grands classiques de la langue française tels que Montesquieu,[166] Baudelaire, Hugo,

[166] Les Lettres persanes de Montesquieu jouent d'ailleurs un rôle essentiel dans le roman de Djavann. En premier lieu, le titre du roman de Djavann s'inspire de la dernière phrase de la trentième lettre des Lettres persanes: "Comment peut-on être Persan?" Par ailleurs, l'héroïne de Djavann porte le même nom que l'une des épouses du protagoniste Usbek qui finit par se suicider pour se libérer de la servitude. Enfin, la Roxane de Djavann entame une correspondance avec Montesquieu, se disant que si ce dernier avait su se mettre dans l'imaginaire d'un Persan, il serait alors un confident idéal. Elle lui raconte sa découverte de la vie parisienne, ainsi que la découverte de soi-même à travers l'apprentissage de la langue et de la culture françaises. Il existe dans Comment peut-on

Molière, Voltaire et d'autres, et c'est à travers ces romans qu'elle croyait avoir découvert la France. Cependant, découvrir un pays et ses mœurs par la littérature classique ne signifie aucunement que l'on connaît bien le pays et que l'on serait capable de s'y intégrer. Le personnage principal s'était fait tant d'illusions sur un pays qu'elle n'avait connu qu'en récit qu'elle se rend vite compte que la réalité de cette vie d'immigré est bien plus rude que ce qu'elle s'était imaginée. Dès les premières pages du récit, on note déjà une anticipation de la perte de soi-même dans Paris: "Elle se trouvait dans d'étranges limbes, dans un espace-temps indescriptible où elle n'était sûre de rien, pas même de sa propre existence."[167] L'auteur nous donne l'impression que la protagoniste n'a aucun point de repère dans la société d'accueil et que cela est directement lié à ses lacunes linguistiques en français. Tout au début de l'œuvre, Roxane ne parle ni ne comprend le français. Mais elle se dit qu'il lui suffira de suivre quelques cours de langue à l'Alliance française pour remédier à ce problème. Néanmoins, apprendre la langue est un travail de longue haleine. Elle a beaucoup de difficultés à prononcer les mots et les liaisons entre les mots qui l'empêchent de distinguer où les mots commencent et où ils se terminent;[168] le genre des articles lui pose également des problèmes puisque cette catégorie n'existe pas en persan. Par ailleurs, la jeune Roxane, venue seule jusqu'en France pour se construire une vie meilleure, n'a personne avec qui pratiquer, personne pour l'aider à se

---

être Français? de nombreuses références et parallélismes avec l'ouvrage de Montesquieu, mais nous n'aurons pas l'occasion de tous les explorer dans le contexte de cette recherche. Charles de Montesquieu, Lettres persanes (1721; Paris: Gallimard, 1999) 99.

[167] Chahdortt Djavann, Comment peut-on être Français? (Paris: Flammarion, 2006) 18-19.

[168] Djavann 48.

corriger et à travailler sa prononciation. C'est précisément cette solitude au cours de son aventure linguistique qui la mène à se dédoubler. Elle prend conscience du fait qu'il existe à présent en elle trois Roxane: la Roxane persanophone, la Roxane apprentie francophone et la Roxane "agent de la langue, la préposée à l'insécurité linguistique."[169] Nous retrouvons ici la notion de "bidentité:" dans son apprentissage de la langue, la Roxane persanophone prend conscience de l'existence de la Roxane apprentie francophone. Ces deux identités n'existent pas indépendamment l'une de l'autre; l'une définit l'autre et vice-versa. La troisième Roxane qui émane de ce processus d'apprentissage du français est la Roxane "police de la langue." Le terme que Djavann emploie, et qui rejoint les théories d'aliénation de Bourdieu, "l'insécurité linguistique," témoigne du conflit interne dont la jeune Iranienne est victime. Son identité liée à sa langue maternelle et son identité liée au français ne sont pas encore en parfaite symbiose. Roxane se cherche encore dans la nouvelle langue et fait le tri des éléments de son identité persane qu'elle aimerait conserver et de ceux qu'elle estime trop accablants ou superflus dans la quête de son "moi francophone." D'après Francesco Sinatra, "le sentiment de l'étrangeté en soi-même s'accroît quand la langue maternelle perd sa place au profit de la langue d'adoption."[170] C'est pourquoi Roxane se sent si perturbée. Au fur et à mesure qu'elle fait place au français dans son quotidien, elle se voit abandonner certains éléments liés à sa langue maternelle et à son identité iranienne.

---

[169] Djavann 51.

[170] Francesco Sinatra, "La figure de l'étranger et l'expérience de l'exil dans la cure," Différence culturelle et souffrances de l'identité, éd. René Kaës (Paris: Dunod, 1998) 135.

Le processus d'acquisition du français peut s'avérer douloureux pour les immigrants venus en France à l'âge adulte. Avant de parvenir à se recréer une nouvelle identité complète par le français, beaucoup souffrent d'un sentiment d'insuffisance dû à leurs déficiences linguistiques. Dans le roman de Djavann, Roxane prend rapidement conscience du ridicule de son français:

> À peine terminait-elle une phrase qu'elle lisait dans les yeux de son interlocuteur qu'elle s'était trompée d'article. Un mélange de honte et d'amertume l'envahissait […], lourd de reproche. [...] La langue lui échappait, elle se sentait exclue.[171]

Roxane est gênée de ne pas parler comme la majorité des Français. Elle ressent sa différence dans le regard des autres; cela génère un inexorable manque de confiance en elle, qui à son tour, remet en question la possibilité d'une intégration à la société française sans une maîtrise totale de la langue. Or la langue était son seul moyen de devenir française, car elle savait qu'elle ne serait française ni par le sang ni par la terre. Selon l'héroïne, "c'est dans la langue que tout s'enracine;"[172] c'est ainsi qu'elle prend la décision de faire de la langue son exil, sa patrie. Il lui est toutefois difficile de se sentir chez elle dans la langue quand on lui rappelle constamment qu'elle a un accent et qu'on lui demande d'où elle vient, et pire encore, de lui exprimer sa déception quand elle répond "de l'Iran." Malgré ses efforts pour apprendre la langue, elle continue à se sentir étrangère partout. Elle qui voulait faire "peau neuve"[173] se trouve replongée dans son douloureux passé à force de ce rappel constant qu'elle n'est pas française.

---

[171] Djavann 59.
[172] Djavann 62.
[173] Djavann 65.

Il est vrai qu'en tant qu'étranger à un pays d'accueil, l'on ne peut véritablement tout oublier de nos racines et de notre histoire. Est-il cependant possible de se créer une nouvelle identité tout en conservant entièrement l'identité d'origine? C'est à cette question que de nombreux immigrés et enfants d'immigrés se heurtent lors de l'apprentissage du français. Roxane en vient à conclure que quand on est iranienne, on ne

peut être française, et quand on est française, on ne peut être iranienne.[174] Être bilingue, dans le cas de la France, ne veut pas nécessairement dire être biculturel.

Dans L'obsession anti-américaine, Revel affirme qu'aux États-Unis, un New-Yorkais d'origine irlandaise, juive ou italienne ne se voit en aucun cas contraint de répudier sa nationalité américaine afin de pouvoir réaffirmer ses racines en toute liberté; ceci est le résultat d'une société fondée sur l'immigration.[175] D'après lui, aux États-Unis, parler anglais et persan ou encore anglais et mandarin (ou toute autre combinaison de langues) est vu comme un atout et non comme une menace. Les différentes communautés sont fières de revendiquer le droit de chaque groupe ethnique à sa propre identité.[176] Il serait donc davantage concevable, dans une telle société d'être par exemple entièrement américain et à la fois entièrement indien. Que la théorie de Revel soit vraie ou non, elle représente un idéal de la biculturalité et de la "bidentité" qui n'est pas réalisable en France.

---

[174] Djavann 81.

[175] Jean-François Revel, L'obsession anti-américaine: son fonctionnement, ses causes, ses inconséquences (Paris: Plon, 2002) 165.

[176] Revel 165.

L'identité française

Comme nous l'avons vu précédemment, la France s'est créé une image d'elle-même basée autour de l'idée qu'il n'a existé, et n'existe toujours, qu'une seule et unique identité française immuable. Ainsi, le seul moyen de préserver cette image est de s'assurer qu'aucune variante culturelle, sociale et linguistique ne pénètre la façade de cette identité. Geddes fait d'ailleurs allusion au titre d'une édition spéciale du Figaro, publiée en octobre 1985. Le titre de ce numéro était: Serons-nous Français dans trente ans?[177] Sans même avoir lu cette édition spéciale, il est difficile de ne pas remarquer ce titre qui témoigne d'une véritable peur ancrée dans les esprits de certains. Cette crainte, c'est celle de la contamination de la culture française par la culture de l'Autre. Le "tabou des identités culturelles"[178] dont parle Jean-François Revel est une projection de l'insécurité de la société française par rapport à cette contamination. Reconnaître la différence trop évidente de l'Autre, c'est faire outrage à la notion française d'une "intégration nationale."[179] Ainsi, en théorie, pour que les immigrés puissent s'intégrer, ils doivent disparaître en tant que composante distincte de la société française puisqu'en choisissant la France comme terre d'asile, ils choisissent de s'émanciper du statut de minorité comme collectivités ou comme communautés.[180] On s'attend donc à ce qu'ils fassent table rase de tous les éléments qui les distinguent des Français de souche.

Il est important d'évoquer le rôle que joue la langue dans ce "processus de

---

[177] Geddes 60.
[178] Revel 169.
[179] Geddes 66.
[180] Geddes 66.

contamination" de l'identité française. Parler sans accent ni fautes syntaxiques est une exigence de l'assimilation et de l'intégration en France. Néanmoins, pour un adulte immigré qui n'a pas la possibilité de retourner à l'école ou à l'université, apprendre le français est un véritable défi. Au cours de sa recherche d'emploi, Roxane comprend qu'il lui sera très difficile de trouver un emploi alors qu'elle omet encore des articles en français et qu'elle ne sait pas prononcer certains mots "correctement."[181] Comment trouver un emploi sans savoir bien manipuler la langue? Et comment est-il possible de recommencer une nouvelle vie dans un nouveau pays alors que l'on est incapable de trouver un emploi? Aujourd'hui, les États-Unis mettent à la disposition des étrangers des classes spéciales "correctrices d'accent"[182] (*remedial speech classes*) pour aider les immigrés à mieux s'intégrer dans la société et pour leur faciliter la recherche d'emploi. Selon Revel, une telle initiative serait trop controversée en France et donc, jusqu'à présent, la seule réponse à ce problème reste encore, de manière générale, l'inertie, l'inaction. Cette passivité est l'unique bouclier contre la crainte de paraître trop discriminatoire: proposer des cours qui aideraient les immigrés à perdre leur accent, c'est suggérer trop franchement que leur différence dérange.

L'une des plus grandes préoccupations de l'immigré est de ne pas se sentir accepté tel qu'il est. Les particularismes de ce dernier ne sont habituellement pas les bienvenus dans la société française et cela mène souvent à un rejet de sa culture d'origine. L'immigré se rend à l'évidence que sa différence constitue un obstacle à son intégration et son acceptation dans le piège de l'universalisme français. Dans le roman

[181] Djavann 91.
[182] Revel 169.

de

Djavann, Roxane avait peur de "paraître trop iranienne"[183] à cause de son accent et des fautes qu'elle commettait quand elle s'adressait à quelqu'un en français. Balibar explique

que:

> L'idéologie française réside dans l'idée d'une mission universelle d'éducation du genre humain par la culture du "pays des droits de l'homme", à laquelle correspond la pratique de l'assimilation des populations dominées et par conséquent la nécessité de différencier et de hiérarchiser les individus ou les groupes en fonction de leur plus ou moins d'aptitude ou de résistance à l'assimilation.[184]

Cela signifie que plus un groupe résiste à l'assimilation, plus il est considéré comme dangereux. Si Roxane s'obstinait à ne pas apprendre le français et ne faisait aucun effort pour perdre son accent, alors, elle serait condamnée à être marginalisée par la société française.

La mémoire et la langue

Dans le roman de Leïla Sebbar intitulé Parle mon fils, parle à ta mère, après une longue absence, un jeune homme algérien retourne voir sa mère. Cette dernière tente de le faire parler en arabe, sa langue maternelle, la langue de son pays, la langue de ses ancêtres,[185] mais son fils s'obstine à parler le français. L'arabe, qui était sa dernière attache à l'Algérie, n'est plus à ses yeux que la langue de sa mère. Il ne s'identifie plus à

---

[183] Djavann 82.
[184] Balibar et Wallerstein 37-38.
[185] Leïla Sebbar, Parle mon fils, parle à ta mère (Paris: Stock, 1984) 48.

cette langue trop différente du français. Afin de réussir à vivre une vie normale en France, le fils a dû cesser de parler l'arabe. Il lui était trop difficile de préserver son identité algérienne tout en devenant complètement français. Cela peut être interprété comme un sacrifice, mais aussi comme un moyen de survie. On retrouve un parallélisme à cette idée dans le roman de Djavann: quand Roxane commence à suivre des cours de civilisation française à la Sorbonne, elle abandonne son dictionnaire français-persan et se réfère uniquement au Petit Robert.[186] Cet acte symbolise la fin de la double identité, ou du moins, d'une identité mixe et ambiguë. Elle décide donc de s'identifier uniquement au français:

> Les mots persans étaient inconciliables avec ce nouveau monde […]. Une langue n'existe que dans un lieu, dans un pays, dans le cœur et la bouche des gens qui la parlent, elle raconte l'histoire d'un peuple, traduit le monde où elle vit, dit la vie, la vie des gens.[187]

La jeune femme se rend à l'évidence que les mots persans sont accompagnés d'innombrables souvenirs qui ont servi à modeler son identité en tant que femme iranienne. Les mots persans sont porteurs des bribes d'une histoire personnelle et nationale fondamentalement incompatibles avec la nouvelle Roxane francophone. C'est précisément à cela que se réfère Baudrillard lorsqu'il parle des "fragments inassimilables que les immigrés apportent avec eux."[188] Ce sont les fragments d'une histoire autre que l'histoire française, et qui s'accordent mal avec l'idéal de la culture de l'universel.

---

[186] Djavann 100.
[187] Djavann 100.
[188] Baudrillard 14.

L'infirmité linguistique[189] dont souffre Roxane est étroitement liée à son manque de familiarité avec la culture et l'inconscient collectif français. Tout comme elle commence à le ressentir avec sa langue natale (le persan), connaître une langue, c'est connaître un peuple et son histoire, et surtout, les avoir vécus: "la maîtrise du français demanderait toute une vie."[190] Devenir française par la langue, pour Roxane, veut dire devenir quelqu'un de nouveau, car son être iranien ne saura jamais prendre racine dans le français. Elle espère pouvoir oublier qui elle était en persan dans le but de faire place à la femme qu'elle pense un jour devenir en français.

Du point de vue assimilationniste, l'histoire est un élément essentiel de la culture d'un groupe ou d'un individu, ainsi, pour accéder à un statut d'assimilé, il faut adopter uniquement l'histoire de la France, "une histoire unique, purgée de tout élément étranger, pour une communauté unique, qui nie toute altérité culturelle."[191] Cette affirmation suggère que pour être accepté dans la société française en tant que "vrai français," il faut nier son histoire personnelle et abandonner son identité d'antan.

Il est cependant physiquement et psychologiquement illusoire de tenter d'effacer ses souvenirs et de nier tout ce qui se rattache à l'endroit d'où l'on vient. Il est possible de faire le deuil de son passé, mais comme le souligne Hajjat dans son discours sur les enjeux de la mémoire de l'immigration, "lorsqu'on parle de deuil, il ne s'agit pas d'oubli,

---

[189] Djavann 101.

[190] Djavann 103.

[191] Abedellali Hajjat, "Les enjeux de la mémoire de l'immigration en France." Le dimanche 2 novembre 2003.

mais au contraire de travail de mémoire en vue de surmonter un traumatisme."[192]

L'oubli n'est dès lors plus une solution viable puisqu'en fin de compte, on finit toujours par être rattrapé par son passé. Lors d'une conversation interne, Roxane finit par conclure que la maîtrise du français ne sera en fait jamais un droit à l'identité française:

> On ne s'enracine pas dans un dictionnaire; on ne se refait pas comme ça dans une langue apprise à vingt-cinq ans. – Tu pourras parler le français, mais jamais [...] tu ne pourras te dire en français. C'est le persan qui t'a forgée, il te sera fidèle.[193]

Où que l'on aille et peu importe la langue que l'on apprend à parler, la mémoire qui accompagne notre langue maternelle, celle du pays d'où l'on vient, reste incontournable. Ce perpétuel conflit psychique ne peut se dissoudre que si la personne s'accepte telle qu'elle est, et ce, au prix de ne rencontrer que confusion et déséquilibre au départ. À force de vouloir devenir française et de vouloir se "dépersaniser," Roxane ne trouve qu'un seul moyen de venir à bout de son déchirement interne: la folie. Elle s'est perdue dans ses illusions et dans son rejet d'elle-même. Elle ne sait plus qui elle est. Le lecteur pourrait s'imaginer que ce traumatisme n'a que deux issues: la mort (en l'occurrence le suicide), ou l'éveil. L'éveil, c'est accepter sa condition, c'est accepter ce que l'on ne peut contrôler ou modifier.

Pour de nombreux immigrés, comme Roxane et comme l'auteur même du roman (Chahdortt Djavann), la quête d'une identité à travers la langue peut aboutir à la dépression nerveuse et au chaos mental momentané ou définitif. Oublier qui on a pu être

---

[192] Hajjat.

[193] Djavann 104.

dans un passé plus ou moins distant est possible pour certains, mais pour d'autres, il est certainement plus réaliste de faire la synthèse de son identité d'origine, puis d'essayer par la suite de la réconcilier avec la "nouvelle identité" (acquise à travers l'apprentissage du français), pour qu'ensemble, elles donnent naissance à un esprit non pas dédoublé, fragmenté, mais à un être enrichi et fortifié par l'accumulation d'expériences dans une langue et dans un lieu nouveaux.

L'immigrant n'est pas touriste

Lorsque nous séjournons pour une période de courte durée dans un pays dont la langue nous est étrangère, nous devons faire preuve d'un peu d'imagination pour arriver à naviguer à travers le pays et trouver ce dont nous avons besoin. Plusieurs choix sont à la disposition du vacancier: ce dernier a la possibilité d'apprendre un minimum d'expressions de survie avant son voyage afin de pouvoir trouver son chemin, de commander un repas au restaurant ou d'acheter un billet de bus ou de métro. Par ailleurs, aujourd'hui, avec la technologie GPS (un système de géolocalisation par satellite), il n'y a plus besoin de s'arrêter pour demander des directions à un passant dans la rue. Ne pas savoir parler la langue du pays est souvent l'un des traits caractéristiques acceptables du touriste. Il ne se sent pas obligé de parler et de comprendre le français couramment puisqu'il sait que sa situation est temporaire et que la société sera certainement moins exigeante par rapport à ses connaissances de la langue compte tenu de son statut de touriste. Bien que savoir parler le français faciliterait grandement les choses durant son séjour en France, le touriste non francophone trouvera un moyen de se débrouiller sans

connaître la langue et aura même parfois le luxe de trouver des professionnels du tourisme qui pourront l'aider dans sa propre langue.

Pour l'immigrant, apprendre la langue n'est pas une option, mais bel et bien un devoir. Le séjour de l'immigrant, contrairement à celui du touriste, est souvent d'une durée indéterminée. Comme nous l'avons vu dans notre second chapitre, les politiques d'intégration mises en place par les institutions françaises stipulent que les immigrés bénéficient certes de nombreux droits sociopolitiques, mais ont également des devoirs vis-à-vis de la France, dont celui d'apprendre le français s'ils visent à bien s'intégrer dans la société. Que ce soit pour des raisons politiques, économiques, familiales ou autres, l'immigré qui fait de la France son pays d'accueil s'engage à adopter le français. Si un touriste réussit à poser une question en français à un passant dans la rue, le but de son interaction et de son usage du français est en général purement pratique; dans ce cas, le français n'est qu'un simple outil de communication. Cependant, dans le cas d'un immigrant, la valeur du français n'est pas la même. L'immigré qui interagit avec un membre de la société d'accueil n'est pas simplement à la recherche du mot correct, de la structure de phrase appropriée ou de la prononciation standard d'un terme, il doit également se préoccuper de la façon dont son message va être reçu et interprété par son interlocuteur. À travers cette interaction, l'immigré se dévoile et se découvre car d'après Bonny Norton et Kelleen Toohey, les apprenants n'acquièrent pas uniquement un système linguistique mais tout un spectre de diverses pratiques socioculturelles. Ainsi, l'apprentissage de la langue engage l'identité de l'apprenant car la langue seule n'est pas uniquement un système linguistique de signes et de symboles, mais elle est également

une pratique sociale complexe dans laquelle la valeur et la signification attribuées à une expression sont déterminées par la valeur et la signification attribuées à la personne qui parle.[194] Ce concept nous rappelle ainsi que l'identité d'un individu à travers la langue n'est pas une entité statique, unidimensionnelle, mais une identité aux facettes multiples et changeantes, ainsi qu'un véritable lieu de discorde.[195]

Le théoricien poststructuraliste Mikhail Bakhtin est convaincu que pour développer une langue, il faut s'approprier les mots des autres (un travail qu'il estime fastidieux). Il affirme que s'approprier les mots des autres est un processus complexe et conflictuel puisque les mots ne sont pas neutres; ils expriment des prédispositions cognitives particulières et des systèmes de valeur.[196] Pour celui qui apprend le français comme langue seconde, il ne s'agit donc pas uniquement d'apprendre la langue, mais aussi de la ressentir comme la ressentent les Français. Le sociologue Pierre Bourdieu ajoute que la valeur attribuée à la parole d'un individu ne peut être interprétée sans tenir compte de la personne qui parle, et que la personne qui parle ne peut être comprise sans tenir compte de son réseau social.[197] Ces notions relativistes démontrent que l'acquisition d'une identité à travers le français dépend de la capacité de l'individu à prendre conscience de la valeur des mots et d'établir un rapport étroit avec le système linguistique. Sa façon d'employer le français comme langue seconde définit en partie

---

[194] Bonny Norton, et Kelleen Toohey, "Identity and Language Learning," The Oxford Handbook of Applied Linguistics, éd. Robert B. Kaplan (New York: Oxford University Press, 2002) 115.

[195] Norton et Toohey 116.

[196] Norton et Toohey 117.

[197] Norton et Toohey 117-18.

l'identité de l'immigré autant que l'identité originelle de l'immigré joue un rôle primordial dans le développement de la parole en français.

Norton et Toohey nous font remarquer que la capacité d'apprentissage et de maîtrise du français est directement liée aux conditions du milieu dans lequel l'immigrant évolue. Parmi ces conditions, l'on compte: la facilité d'accès à la langue, les occasions qui se présentent pour pratiquer la langue et les conséquences en vigueur en cas d'erreur de pratique. Ils ajoutent que pour apprendre la langue, l'individu doit également participer aux pratiques communautaires.[198] Dans le cas d'un individu comme Roxane, l'héroïne de Djavann, nous pouvons nous imaginer combien il doit être difficile d'avoir accès à une pratique régulière et surveillée du français. Mis à part les cours de français qu'elle suit à l'Alliance française et à la Sorbonne, elle n'a pas souvent l'occasion d'être complètement immergée dans la langue.[199] Elle a peu d'amis et a beaucoup de mal à garder un emploi stable, ainsi, elle ne se trouve jamais dans un environnement où elle pourrait bénéficier d'attention linguistique (par exemple, personne ne la corrige quand elle fait des erreurs) et n'a nullement l'occasion de participer aux pratiques communautaires qui lui faciliteraient l'apprentissage du français.

Bourdieu a souligné l'importance de la notion de "capital culturel" dans le processus de l'acquisition d'une nouvelle langue. Le "capital culturel" est le savoir, les qualifications et le mode de pensée caractérisant différents groupes. Norton et Toohey

---

[198] Norton et Toohey 119-20.

[199] Il est d'ailleurs important de tenir compte du fait que les classes de français conçues pour les nouveaux arrivants ne sont pas de véritables communautés francophones comparables à la réalité. Ce qui s'apprend dans une communauté n'est pas toujours accessible à l'immigrant dans une salle de classe.

affirment que si l'apprenant s'investit dans l'apprentissage d'une nouvelle langue, ce dernier est conscient du fait qu'il fera l'acquisition d'une myriade de nouveaux symboles et de ressources matérielles qui augmenteront à leur tour son "capital culturel." Au fur et à mesure que la valeur de ce capital s'accroît, la notion de l'identité de soi de l'apprenant s'accroît aussi.[200] Cela signifie qu'au cours de son apprentissage de la culture et de la langue françaises, l'immigrant se forme petit à petit une nouvelle identité apposable à son identité initiale ("la bidentité"). Nous pourrions aussi appeler cela une "mise à jour" de l'identité. L'apprentissage d'une nouvelle langue constitue bien plus qu'un nouvel instrument de communication. Comme l'affirme Albert Memmi: "La possession de deux langues n'est pas seulement celle de deux outils, c'est la participation de deux royaumes psychiques et culturels."[201] Dans ses romans, Djavann fait souvent référence à son passé en Iran. Elle évoque des auteurs iraniens classiques, des lieux qui lui sont familiers, la situation politique qu'elle a cherché à fuir après la Révolution. Étant donné que c'est en persan qu'elle a vécu toutes ces choses, c'est en persan qu'elle les ressent au plus profond d'elle-même. Néanmoins, l'auteur choisit de faire le récit de son passé iranien en français. Pourquoi ne pas avoir utilisé le persan, la langue témoignant de son histoire personnelle?

Le rapport de l'adulte immigré avec sa langue maternelle

Dans le contexte de la colonisation, Memmi définit la langue maternelle du colonisé comme étant "celle qui est nourrie de ses sensations, de ses passions et de ses rêves, celle dans laquelle se libèrent sa tendresse et ses étonnements, celle enfin qui

[200] Norton et Toohey 122.
[201] Arnaud 80.

recèle la plus grande charge affective."[202] Si c'est au sein de la langue maternelle que gîte la plus grande sensibilité de l'être humain, il est compréhensible que Djavann ait opté pour l'écriture dans une langue autre que sa langue maternelle; langue qu'elle associe directement à de douloureux souvenirs, tels que les lois strictes des mollahs, les armes à feu à l'école et le viol. L'usage du français lui permet d'établir une certaine distance entre les faits et elle-même. Le français la protège de ses propres sentiments et du poids de son passé. La romancière Djebar constate que la langue choisie pour écrire, quand elle n'est pas la langue maternelle, permet la distance nécessaire à l'écriture autobiographique.[203] Elle explique que: "La langue de l'autobiographie, quand elle n'est pas la langue maternelle, fait que presque inévitablement, même sans le vouloir, l'autobiographie devient une fiction."[204] Le fait que cette autobiographie devient une fiction donne naissance à un nouveau regard de l'auteur. La distance prise sur sa propre existence fait place à une objectivité plus thérapeutique; cette neutralité aide l'auteur à comprendre, à analyser et peut-être même à résoudre des conflits internes plutôt qu'à simplement exprimer sa souffrance, sa haine ou son désir de vengeance. À cet égard, l'écrivain Malek Haddad écrit: "La langue française est mon exil […] Je suis en exil dans la langue française" et ajoute qu'il est "incapable de raconter en arabe ce qu'il ressent en arabe."[205] Il semble que pour Djavann comme pour de nombreux auteurs francophones issus de l'immigration, l'écriture en français (comme langue non maternelle) est en elle-

[202] Arnaud 80.

[203] Gauvin 17.
[204] Gauvin 23.
[205] Arnaud 82.

même une sorte de psychanalyse. C'est la langue qui leur permet de sortir d'eux-mêmes pour mieux contempler leur vie dans la société française.

Roxane, la narratrice du roman de Djavann, se sent très seule dans son "exil linguistique." Ce sentiment de solitude, qui semble au début n'être qu'un symptôme naturel de la période d'adaptation, ne s'affaiblit pourtant pas au cours de l'histoire. Au contraire, au fur et à mesure que les illusions de la jeune femme s'évaporent, la situation ne fait que s'empirer jusqu'au point où elle finit par sombrer dans la dépression. Dans un essai intitulé De la peur de l'étranger à l'intégration des immigrants diplômés au Canada, Natalia Dankova affirme qu'au Canada, de nombreux immigrants se heurtent à un mur qui les sépare de la population locale.[206] Ainsi, Roxane se sent incomprise et étrangère à la société française. Dans son esprit, devenir française en apprenant tout simplement à manier la langue n'est plus réaliste. Dankova avance que selon certains psychanalystes, la peur ou l'ignorance de l'étranger est une forme de défense face à la peur et à l'ignorance de l'étranger en soi, et que d'une certaine manière, la langue, les traditions et les croyances que les êtres ont en commun sont une sorte de barrière de protection. Elle cite Sigmund Freud selon qui: "L'on est tenté de conclure qu'une chose est effrayante justement pour la raison qu'elle n'est pas connue ni familière."[207] C'est exactement la raison pour laquelle Roxane a du mal à être complètement acceptée telle qu'elle est au sein de la société française, avec son accent et ses fautes de grammaire.

La capacité d'un individu à apprendre le français n'est pas une simple question de

---

[206] Natalia Dankova, "De la peur de l'étranger à l'intégration des immigrants diplômés au Canada," La langue et l'intégration des immigrants, éd. James Archibald et Jean-Louis Chiss (Paris: L'Harmattan, 2007) 260.

[207] Dankova 260.

dons linguistiques. Apprendre le français, c'est apprendre à vivre et à penser comme les Français. Une personne qui a émigré en France à l'âge adulte aura peut-être la volonté et la ténacité nécessaires pour maîtriser la langue, mais en réalité, cela ne lui suffit pas à devenir complètement française. La société française doit se munir de patience, de compréhension et de compassion pour ces nouveaux arrivants qui ne demandent souvent qu'à être acceptés, encouragés à s'intégrer, et à cultiver l'espoir de pouvoir un jour devenir Français.

L'histoire et le passé de chacun d'entre nous font partie de notre identité. Il est par conséquent impossible de se créer une nouvelle identité française unique sans liens avec la culture, l'histoire, la langue (et donc l'identité) originelles. En somme, pour l'immigré, il n'est pas vraisemblable de se définir comme totalement français par la langue ou totalement étranger par la langue. Les deux langues sont le produit de l'expérience personnelle et forment en réalité une seule et unique identité où se conjuguent les souvenirs de la "vie antérieure" gravés dans la langue maternelle, et ceux de la nouvelle existence au "pays des droits de l'homme."

Conclusion

La problématique de l'acquisition d'une "identité française" à travers la langue, pour les immigrés et les enfants d'immigrés non francophones, ne possède pas véritablement de réponse universelle. Pour chaque individu, la place que tient le français dans sa vie quotidienne, dans son conscient ainsi que dans son inconscient diffère selon le rapport qu'il a entretenu avec la langue à travers ses expériences personnelles. Les facteurs externes, tels que la langue parlée à la maison (si cette dernière n'est pas le français; celle dans laquelle l'enfant baigne durant toute son enfance et son adolescence, mais dont il ne fait que rarement usage à l'extérieur du cadre familial), ou encore le milieu professionnel ou social sont évidemment des facteurs clés dans la relation que saura établir l'immigré (ou l'enfant d'immigré) avec le français. Cependant, ce sont les éléments internes (tel que l'image de soi, la personnalité, les sentiments ou ressentiments, les affinités avec la langue maternelle et avec le français) occasionnés par l'environnement externe dans lequel le français a été acquis (comme le vécu, les parents, l'éducation, les rencontres) qui définissent finalement cet être au plus profond de lui-même.

Dans le cadre de notre étude, nous avons examiné la portée de l'apprentissage du français sur l'identité des immigrants et des Français d'origine maghrébine. Le but de cette recherche était de déterminer s'il leur est véritablement possible d'acquérir une "identité française" à travers l'apprentissage du français. Nous sommes parvenus à répondre à cette question, mais il nous a fallu prendre en compte les nombreuses variantes qui entrent en jeu lorsqu'il s'agit de quête identitaire. Ce sujet qui a longtemps

fasciné les sociologues autant que les linguistes reste aujourd'hui encore au centre des recherches et des débats sociolinguistiques.

Dans la première partie de notre étude, nous avons discuté de l'idéal d'une France universalisée par le moyen de la langue. Après avoir passé en revue les initiatives politiques qui ont été prises au cours de l'histoire, nous sommes arrivés à en conclure que l'esprit centralisateur des différents gouvernements français ainsi que leur crainte de la différence de l'Autre n'ont pas suffi à aboutir à une identité francophone fixe et universelle. La francophonie est d'ailleurs aujourd'hui perçue non pas simplement comme le berceau de la langue française, mais comme un échafaudage de la diversité que représentent les individus de langue française. Ce chapitre contribue en outre à souligner la différence substantielle qui existe entre l'assimilation et l'intégration. L'assimilation est un processus d'adaptation draconien puisqu'il impose à l'immigrant certains devoirs, tout en lui extirpant son droit d'exprimer librement sa langue et sa culture d'origine. Si l'assimilation est basée sur le principe que le seul moyen pour un nouvel arrivant de s'adapter à une société d'accueil est de le modeler afin qu'il puisse ressembler le plus possible à un Français (principalement par sa manière de s'exprimer) et d'amenuiser toute trace de nuance linguistique, l'intégration, elle, tente de l'aider à se construire une place au sein de la société, en l'acceptant tel qu'il est, sans essayer de changer qui il est, mais avec toutefois l'attente que ce dernier fasse des efforts pour s'intégrer de son mieux en apprenant la langue. Dans les deux cas de figure, l'apprentissage de la langue est essentiel au bon déroulement de l'adaptation. Si la fonction de l'assimilation est de remplacer ce qui existait déjà auparavant, ou du moins de le voiler, l'intégration cherche,

elle, à trouver un équilibre entre ce qui existait déjà et ce qu'il faudra apprendre; elle vise cet équilibre et une symbiose identitaire et non pas la destruction et la dissimulation du passé d'un être.

Le second chapitre de notre étude porte sur le fait que les politiques d'intégration en France reposent presque exclusivement sur l'apprentissage du français. La langue joue un rôle clé dans l'intégration à la société française. Néanmoins, nous avons démontré dans cette section que l'apprentissage du français ne peut servir à donner naissance à une toute nouvelle identité pour les immigrants. La langue maternelle de l'individu est souvent considérée comme la pierre angulaire du patrimoine identitaire d'un individu. Elle est non seulement le noyau de son identité, mais aussi le squelette de la nouvelle identité qui se construira à travers l'apprentissage du français. La langue maternelle n'est pourtant pas toujours la langue dans laquelle les écrivains issus de l'immigration choisissent de s'exprimer. L'usage du français leur permet de se distancer de l'émotion qui s'inscrit dans la réalité de leurs origines, et leur présente un moyen d'analyser l'environnement dans lequel ils ont grandi, et en outre, de s'auto analyser de manière plus objective. Le concept de la "bidentité" auquel nous faisons référence dans notre étude introduit la notion d'une double identité amalgamée en une entité, et qui se développe par l'usage de concert de la langue maternelle et du français. Il ne faut cependant pas présumer que la "bidentité" est une sorte de dédoublage identitaire complet d'une personne. La "bidentité" est le produit des éléments qui caractérisent un être dans les deux environnements (et en particulier les langues) qui l'ont vu grandir ou évoluer et se construire. Les fragments issus de deux groupes d'éléments identitaires différents, qui

se rencontrent pour former un esprit et une personnalité non pas double mais doublement épanouie et enrichie, sont la quintessence de la "bidentité."

La troisième partie de notre étude porte sur la problématique de l'identité des Beurs en France, et étudie le rapport de l'écrivain français Azouz Begag avec le français en tant qu'enfant d'immigrés en France. C'est à travers la langue française que le héros de son roman apprend à se définir et à former son identité française tout en conservant les éléments déterminatifs de son identité algérienne. Ce chapitre soulève la question de l'identité des Français qui maîtrisent la langue, mais qui n'arrivent pas toujours à s'identifier aux Français de par leurs différences culturelles ou bien même tout simplement physiques. Il n'existe pas d'identité particulière et définie à travers l'usage du français pour les Français d'origine maghrébine, mais le français s'est vu devenir un moyen pour eux d'exister en tant que tel dans la société française.

Notre dernier chapitre a soulevé la question de l'identité sociolinguistique d'une personne émigrant en France à l'âge adulte. Le choc culturel suscité par la transition de son pays natal à la France n'est pas strictement lié aux divergences en us et coutumes, mais prend racine dans la langue. Comme nous l'avons découvert dans le roman de l'écrivaine d'origine iranienne Chahdortt Djavann, l'apprentissage du français était son plus grand obstacle dès son arrivée. Elle a rapidement pris conscience du fait qu'apprendre et maîtriser la langue serait son seul moyen de s'intégrer à la société française. L'apprentissage même de la langue n'est toutefois pas l'unique chose qui entrave l'accès à une "identité française," mais c'est précisément la faculté de se définir soi-même à travers le français. L'une des plus grandes impasses auxquelles doivent faire

face les immigrants arrivés en France à l'âge adulte est de réussir à préserver la mémoire de leur passé et de l'identité liée à leur langue maternelle, tout en s'intégrant harmonieusement à la société française.

Le fait que la langue et l'identité soient étroitement liées est un rappel de la place que tient son apprentissage dans l'éducation ainsi que dans le processus d'intégration des immigrants. Les Français d'origine maghrébine nés en France ne se voient pas généralement confrontés à des difficultés d'intégration directement à cause de l'apprentissage du français. Néanmoins, il ne leur est pas chose facile de s'identifier entièrement à une langue qui n'est pas celle de leurs aïeux et celle des coutumes et des traditions de leurs parents. Peut-être faudrait-il dès le plus jeune âge, les aider à retracer leurs origines par le moyen du français? Ainsi, ils pourront grandir tout en étant entièrement conscients du patrimoine culturel de leurs parents autant que du patrimoine culturel français.

Pour certains écrivains francophones issus de l'immigration, l'usage du français n'a pas été un choix conscient, mais une conséquence de leur façonnage socio-linguistique, tandis que pour d'autres, le français leur a permis de s'affranchir des servitudes et des limites de leur culture et de leur langue d'origine. Bien que la langue soit un instrument de liberté, elle n'est pas l'accessoire unique qui forme l'identité d'un être, mais celui qui seconde l'exploration et la découverte de son identité et qui permet à l'individu d'apprendre à se définir et à se redéfinir dans un nouvel horizon. Ce n'est pas intrinsèquement la capacité des immigrants à se former une identité à travers l'apprentissage du français qu'il faut remettre en question, mais plus expressément le rôle

de l'éducation française et des institutions promulguant l'intégration des immigrants. La formation de l'identité d'un être devrait être l'un des centres d'intérêts principaux de l'éducation d'un enfant, et du processus d'intégration des immigrés adultes dans la société d'accueil. Comme la langue tient une place prépondérante dans la fondation de l'identité d'un être, ainsi, il semblerait logique de consacrer une partie des programmes scolaires et des objectifs des politiques d'intégration à ce thème en France. Il serait par exemple intéressant de voir se développer des programmes pédagogiques qui accorderaient une plus grande importance à la langue maternelle, et encourageraient des curriculums bilingues et biculturels.

Dans cette étude, nous avons choisi de focaliser notre attention sur deux groupes particuliers: les enfants issus de l'immigration maghrébine en France et les adultes arrivés en France à l'âge adulte. Il nous a fallu pour des raisons de temps nous limiter à ces exemples, mais nos conclusions ne s'appliquent pas uniquement à ces deux groupes. Dans de futures études, il faudrait explorer le sujet de l'identité à travers l'apprentissage du français chez d'autres groupes minoritaires issus de l'immigration en France, tels que les enfants d'immigrants dont les parents ou les grands-parents sont originaires de pays européens, de l'Asie, de pays de l'Afrique Sub-Saharienne ou des Amériques. Vis-à-vis de l'acquisition d'une identité française à travers le français pour les immigrants arrivés en France à l'âge adulte, nous avons choisi de nous concentrer sur une écrivaine iranienne, mais nous aurions également pu étudier le cas d'immigrants déjà francophones à leur arrivée en France, ou bien encore de jeunes étudiants venus en France dans l'espoir de se construire un futur plus certain que celui qui les attendait dans leur pays d'origine,

ou de familles entières venues se réfugier des guerres et des conflits politiques de leurs pays. Les raisons initiales pour lesquelles les immigrants viennent s'installer en France jouent indiscutablement un rôle dans le rapport que ces derniers exerceront avec la langue française et auront par conséquent des répercussions visibles sur leur identité à travers le français.

La problématique de l'acquisition d'une identité française par le biais de la langue pour les immigrants et les enfants d'immigrants n'a pas de solution strictement linguistique. Notre recherche indique que "l'identité française" puise sa source dans l'apprentissage du français, mais qu'elle n'est cependant pas une entité unilatérale. Nous n'avons pas eu l'occasion d'approfondir notre étude d'un point de vue sociolinguistique et psychologique, mais il serait en effet intéressant d'étudier le rapport cognitif qui existe entre l'apprentissage de la langue maternelle et du français. Il serait également utile de faire une comparaison entre la relation qu'entretiennent les immigrants en France avec le français, et celle que les Francophones entretiennent avec lui en dehors de la France métropolitaine. Enfin, une étude comparative devrait s'imposer quant au rapport identitaire des immigrants aux États-Unis avec l'anglais, et des immigrants en France avec le français. Leur identité est-elle aussi touchée par l'apprentissage de l'anglais que celle des immigrants en France par l'apprentissage du français?

Le thème de la construction d'une identité par le moyen du français est un sujet inépuisable puisqu'il touche à d'innombrables dimensions linguistiques, sociales, psychologiques, culturelles, politiques et historiques. Continuer à l'explorer et à tenter d'élucider ses mystères nous rapprochera les uns des autres, et nous permettra surtout un

jour de ne plus avoir d'inquiétudes à l'égard des différences de l'Autre. La langue n'a non pas été créée pour assujettir les hommes à des prescriptions identitaires inaltérables, mais au contraire pour les encourager à se partager et à se découvrir avec et autour des autres. La langue est un lieu commun et non une prison culturelle; elle est l'échine de l'humanité.

Bibliographie

Ager, Dennis. 'Francophonie' in the 1990s: Problems and Opportunities. Clevedon et Philadelphie: Multicultural Matters LTD, 1996.

---. Identity, Insecurity and Image: France and Language. Clevedon et Philadelphie: Multicultural Matters LTD, 1999.

Arnaud, Jacqueline. La littérature maghrébine de langue française. Paris: Publisud, 1986.

Arraichi, Rachid. "Inégalités sociculturelles et difficultés d'enseignement/apprentissage du français au Maroc." Francophonie: minorités et pédagogie. Éd. Phyllis Dalley, et Sylvie Roy. Ottawa: Presse de l'Université d'Ottawa, 2008.

"Assimilation," Nouveau dictionnaire étymologique, 1964, éd.

Balibar, Étienne et Immanuel Wallerstein. Race, nation, classe. Paris: La découverte, 1998.

Baudrillard, Jean et Marc Guillaume. Figures de l'altérité. Paris: Descartes & Cie, 1994.

Begag, Azouz. Le gone du Chaâba. Paris: Éditions du Seuil, 1986.

"Bilinguisme." Le trésor de la langue française informatisé. Éd. Jacques Dendien. 2004. Centre National de la Recherche Scientifique. Le 8 mars 2009 <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/advanced.exe?8;s=434511330; >.

Bouzeghrane, Nadjia. "Azouz Begag, le sociologue et romancier d'origine algérienne nommé ministre." Le 8 juin 2005. Sétif Info. Le 28 avril 2009 <www.setif.info/article171.html>.

"Césaire," Grand Larousse universel, 1994 éd.

Chambre de commerce et d'industrie de Paris, éd. Centre de langue française de la Direction des relations internationales de l'enseignement. Le 12 Janvier 2010 <http://www.fda.ccip.fr/tef/tefaq>.

"Chronologie." Février 2009. Le 2 février 2010 <http://www.assiadjebar.net>.

Dankova, Natalia. "De la peur de l'étranger à l'intégration des immigrants diplômés au Canada." La langue et l'intégration des immigrants. Éd. James Archibald et Jean-Louis Chiss. Paris: L'harmattan, 2007.

Djavann, Chahdortt. Comment peut-on être Français? Paris: Flammarion, 2006.

Galligani, Stéphanie. "Apprendre le français comme condition d'intégration de l'étranger en France." La langue et l'intégration des immigrants. Éd. James Archibald et Jean-Louis Chiss. Paris: L'harmattan, 2007.

Gauvin, Lise. L'écrivain francophone à la croisée des langues. Paris: Karthala, 1997.

Geddes, Andrew. The Politics of Migration and Immigration in Europe. London: Sage Publications, 2003.

Gibaldi, Joseph. MLA Handbook for Writers of Research Papers. New York: The Modern Language Association of America, 2003.

Hajjat, Abedellali. "Les enjeux de la mémoire de l'immigration en France." Le 2 novembre 2003.

Hamers Josiane. "Le rôle du language et de la culture dans les processus d'apprentissage et dans la planification éducative." Canadian Journal of Education 7 (2009): 46-63.

Hargreaves, Alec. Immigration and Identity in Beur fiction. Oxford, New York: Berg, 1997.

INSEE, "Recensement général de la population de 1992," France métropolitaine: les étrangers. Paris. La Documentation Française. 1984. Table R6.

Jeantheau, Jean-Pierre. "Situation linguistique en France et maîtrise du français." La langue et l'intégration des immigrants. Éd. James Archibald et Jean-Louis Chiss. Paris: L'harmattan, 2007.

Joubert, Jean-Louis. La francophonie, Mercuès: Clé International, 2009.

Kane, Hamidou. L'aventure ambiguë. Paris: Julliard, 1961.

La haine. Dir. Mathieu Kassovitz. Perf. Vincent Cassel, Hubert Koundé, Saïd Taghmaoui et Abdel Ahmed Ghili. 1995. DVD. Criterion, 2007.

Le gone du Chaâba. Dir. Christophe. Perf. Ruggia Bouzid, Negnoug Nabil, Ghalem Galamelah et Lagra Kenza Bouanika. DVD. Films Christiani, 1998.

Lemaire, Eva. "L'intégration des mineurs étrangers isolés en France: un défi." Archibald et Chiss.

L'esquive. Dir. Abdellatif Kechiche. Perf. Osman Elkharraz, Sara Forestier, Sabrina Ouazani et Nanou Benhamou. 2003. DVD. Lola Films, 2004.

Marley, Dawn. "Maghrebians via French." The French Language and Questions of Identity. Éd. Wendy Ayres-Bennett et Mari Jones. Oxford: Legenda, 2007.

Montesquieu, Charles de. Lettres persanes. 1721. Paris: Gallimard, 1999.

"Négritude," Grand Larousse universel, 1994 éd.

Norton, Bonny et Kelleen Toohey. "Identity and Language Learning." The Oxford Handbook of Applied Linguistics. Éd. Robert B. Kaplan. New York: Oxford University Press, 2002.

Perret, Michèle. Introduction à l'histoire de la langue française. Paris: Armand Colin, 2008.

Proust, Marcel. À la recherche du temps perdu. Éd. Antoine Compagnon. Paris: Gallimard, 1987.

Revel, Jean-François. L'obsession anti-américaine: son fonctionnement, ses causes, ses inconséquences. Paris: Plon, 2002.

Sayad, Abdelmalek. The Suffering of the Immigrant. Trans. David Macey. Cambridge: Polity Press, 2004.

Sebbar, Leïla. Parle mon fils, parle à ta mère. Paris: Stock, 1984.

Sinatra, Francesco. "La figure de l'étranger et l'expérience de l'exil dans la cure." Différence culturelle et souffrances de l'identité. Éd. René Kaës. Paris: Dunod, 1998.

Thiolay, Boris. "Vingt ans après la Marche des Beurs." Le 20 novembre 2003. L'Express. Le 5 janvier 2010 <http://www.lexpress.fr/actualite/societe/vingt-ans-apres-la-marche-des-beurs_494523.html>.

Tournier, Michel. Vendredi ou les limbes du Pacifique. Paris: Gallimard, 1972.

Zoheiri, Amr. Le 26 septembre 2007. Al Ahram. Fondation Méditerranéenne d'Études Stratégiques. Avril 2009 <http://www.fmesFrance.org/article.php3?id_article>.